

SUR LA THEORIE DE LA VALEUR TRAVAIL

par Alain CAILLE *

«... Si le profit entre donc, comme élément déterminant dans le prix de production, on peut dire que le salaire, l'intérêt et jusqu'à un certain point la rente entrent comme éléments déterminants dans le prix courant et à coup sûr dans le prix de production. Naturellement, de même que le mouvement de l'intérêt est déterminé dans l'ensemble par le profit, la rente du blé est à son tour déterminée soit par le taux du profit, soit par la valeur du produit et la déduction au prix courant des valeurs différentes dans des terres différentes. Mais le taux de produit est déterminé en partie par le salaire, en partie par la productivité du travail dans les sphères qui produisent le capital constant, donc en fin de compte par la hauteur du salaire et la productivité du travail. Mais le salaire n'est que l'équivalent d'une partie de la marchandise ; il est égal à une quantité déterminée du travail payé contenu dans la marchandise, et le profit est égal à la quantité de travail non payé. Enfin la productivité du travail ne peut influer que de deux façons sur le prix des marchandises ; sur la valeur pour la diminuer, sur la plus-value pour l'augmenter. Tout se ramène **donc finalement** à ce que nous avons dit : la valeur est déterminée par le temps de travail ».

(K. MARX. Histoire des doctrines économiques. Ed. COSTES 1949, tome VIII).

La solution, peut être, des problèmes soulevés par l'interprétation de la théorie de la valeur-travail, réside dans l'explication de ce **donc**. Ce que manifeste en effet le texte de Marx cité en exergue, dans son mouvement tout au moins, c'est le procès de production de la théorie de valeur-travail ; ce qu'il rend sensible c'est le fait que la théorie de la valeur ne se présente pas seulement comme ensemble d'axiomes dont seraient « déduites » les catégories marxistes fondamentales, telle celle de plus-value, mais bien au contraire également comme résultat d'une critique des catégories économiques traditionnelles : profit rente, salaire, etc... La théorie de la valeur ne fonctionne pas uniquement sur le mode du parce que, mais également sur celui du donc.

On peut penser que toute interprétation qui ne rendrait pas compte de la dualité, de la circularité de détermination de la théorie de la valeur, à la fois commencement et fin de l'analyse marxiste, serait non seulement partielle mais à côté de la question fondamentale : pourquoi Marx admettait-il qu'en dernière instance la valeur des marchandises,

* Assistant à la Faculté de Droit et des Sciences économiques d'Alger.

en régime capitaliste, est déterminée par le travail, plus précisément par le travail socialement nécessaire à leur production ?

La Loi de la valeur de la théorie des prix en régime socialiste.

Encore le problème se complique-t-il du fait que, selon Marx, les marchandises ne sont pas vendues à leur valeur mais à leur prix de production, prix de production qui divergent de la valeur en fonction de la rentabilité différentielle du capital dans les diverses branches de production.

Il est clair par ailleurs qu'aujourd'hui il ne s'agit plus seulement de savoir si la loi de la valeur explique, suivant les modalités énoncées par Marx, le fonctionnement du système capitaliste, mais aussi, et peut-être surtout, de déterminer le champ de son application dans les régimes socialistes (1). Comme le soulignent justement MM. W. Brus et K. Laski, (2) il convient tout d'abord de ne pas confondre la question de la subsistance des catégories marchandes avec celle du fonctionnement de la loi de la valeur. L'existence de prix, de relations marchandes entre des entreprises, etc., ne permet pas d'affirmer une quelconque efficacité de la loi de la valeur. Dire qu'une économie fonctionne, au moins partiellement, suivant la loi de la valeur, c'est dire que les prix sont égaux aux valeurs, ou se trouvent par rapport à elles dans une relation déterminée ; mieux, c'est dire que l'allocation des ressources, les décisions d'investissement, sont prises essentiellement en considération des dépenses sociales évaluées en temps de travail. Or, à s'en tenir à cette définition stricte, force est de constater que pour aucune économie socialiste on ne peut parler de fonctionnement de la loi de la valeur car, dans une économie socialiste, les calculs économiques ne sont effectués en temps de travail ? Aussi le débat sur la valeur-travail se déroule-t-il actuellement, dans les pays socialistes en des termes normatifs.

La question n'est plus tant de savoir si la théorie de la valeur marxiste permet l'analyse du système capitaliste, voire socialiste, mais de savoir si, en régime socialiste, les prix doivent être déterminés par la valeur. Mais où trouver la norme ? Il est clair que, dans une problématique de ce type, la norme ne peut provenir que d'un ailleurs que la théorie de la valeur travail. De fait, nombre d'économistes des pays socialistes tentent en premier lieu de dégager mathématiquement les conditions qui feraient d'un système de prix un système « optimal », et dans un second temps seulement, s'interrogent sur la conformité de leurs résultats avec ceux de la théorie de la valeur. Les résultats sont d'ailleurs

(1) On emploie ici le terme « socialiste » dans son acception courante et vague sans distinguer les différents « modèles » du socialisme ; sont donc considérés comme socialistes tous les pays dirigés, d'une manière ou d'une autre, par un parti communiste.

(2) cf. « The law of value and the problem of allocation in socialism », in « On political economy and econometrics, Essays in honour of Oscar Lange », Varsovie, 1964).

variés puisque, en Hongrie par exemple, 32 systèmes de prix différents ont été proposés (1). Ce qui importe ici toutefois, c'est la démarche significative de cette dernière est le fait que presque tous les économistes socialistes, quel que soit le système de prix auquel ils parviennent théoriquement, concluent à la conformité de leur système et de la théorie marxiste. La raison n'en est pas essentiellement idéologique. Elle tient tout entière dans une tautologie fort simple. Si le système des prix obtenu est effectivement optimal, et il l'est toujours par hypothèse, il est nécessairement celui qui minimise les coûts et partant les dépenses de travail socialement nécessaires. Comme l'écrit L.V. Kantorovitch : « les dépenses de travail sont calculées d'après la répartition des moyens de production dans le cadre du plan optimal, c'est à dire que ce sont les dépenses de travail socialement nécessaire (dépenses minimales rationnelles socialement nécessaires dans l'état présent de l'économie nationale) ». (2) Il est vrai que les propositions concrètes pourront aboutir à fixer les prix soit au niveau de la valeur stricte sensu, soit au niveau des prix de production, soit à tout autre niveau, mais tous ces prix quels qu'ils soient seront, si tenus pour optimaux, égaux à la valeur telle que celle-ci est définie en régime socialiste. i.e. non par le temps de travail socialement nécessaire, mais par le minimum du temps de travail socialement nécessaire. Le débat devient d'ailleurs formel. A. Brody montre que les équations qui, dans le cadre d'un tableau de Léontief, permettent de penser la reproduction élargie, peuvent « au niveau des conséquences pratiques, être interprétées en termes de valeur-travail tout autant qu'en terme marginalistes ou en termes de théorie de la programmation » (3). Du point de vue formel, donc c'est-à-dire du point de vue de la théorie « pure » des prix et de la valeur d'échange, la théorie marxiste apparaît, sinon comme dépassée, du moins comme ne possédant aucune prééminence sur les autres théories, notamment sur la théorie marginaliste. Du point de vue formel toujours, si on admet que les prix doivent être égaux aux valeurs, ou plus fréquemment aux prix de production, c'est uniquement dans la mesure où la théorie de l'équilibre général marginaliste ou une de ses variantes aura montré qu'il doit en être ainsi. Les économistes d'inspiration socialiste néanmoins préfèrent exprimer, en dernière instance, leurs résultats en termes de temps de travail, le seul coût véritable, ce qui coûte véritablement à l'homme, dit-on, c'est le travail.

On ne peut s'empêcher de penser que, si la théorie de la valeur marxiste fait si piètre figure, c'est qu'elle est confrontée à des problèmes qui ne la concernent pas. On lui demande de résoudre la question de la rationalité des prix, c'est-à-dire des valeurs d'échange, problématique

(1) cf D. Csikos-nagy : « two stages of the hungarian debate on prices ». *Acta Economica*, Académie des Sciences, Budapest, 1966, cité par Ch. Bettelheim in « La transition vers l'économie socialiste », P. 205. Ed Maspero, Paris 1968).

(2) L.V. Kantorovitch : « Calcul économique et utilisation des ressources », p. 106 - Dunod, 1963, Paris).

(3) A. Brody « Three types of price system ». *Economics of planing*, no 3, vol. 5. 1965, cité par Bettelheim, *ibid.* p. 233.

spécifique au marginalisme mais étrangère à la théorie marxiste. Non pas que le marginalisme et le néo-marginalisme ne s'intéressent guère en droit à la valeur d'usage ou plus précisément aux utilités. L'idéologie marginaliste au contraire est d'être discours sur la valeur d'usage. Néanmoins, comme le marginalisme n'introduit pas en fait de différence, autre qu'aléatoire et temporaire, entre valeur d'usage et valeur d'échange, son discours non plus idéologique mais logique est exclusivement discours sur la valeur d'échange. Il est une logique, ou tentative d'une logique, de la valeur d'échange.

L'économie politique marxiste au contraire s'érige sur la pure radicale qu'elle découvre entre valeur d'usage et valeur d'échange. On ne peut donc légitimement lui demander une logique pure de la valeur d'échange, puisque son propos n'est pas d'analyser la valeur d'échange d'un point de vue formel, mais bien au contraire le phénomène « valeur », valeur qui n'est autre qu'un mode socialement déterminé d'articulation de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Poser à la théorie marxiste les questions de la théorie économique moderne revient à réduire la première à la seconde, à lui imputer une problématique formaliste de la valeur d'échange. Symétriquement, on est amené à fonder alors la théorie marxiste de la valeur sur un substantialisme, sur une anthropologie de l'Homme au Travail.

La racine de cette interprétation à la fois formaliste et substantialiste de la théorie de la valeur-travail réside dans l'idée plus ou moins implicite que Marx admettait la détermination de la valeur par le temps du travail en raison d'un à priori philosophique, ou en tout cas d'un au delà de l'analyse économique. Mais si, comme on l'a dit, la théorie marxiste de la valeur n'apparaît pas seulement comme commencement mais également comme terme de l'analyse ce n'est pas dans la philosophie de Marx mais dans sa démarche analytique qu'il faut rechercher la signification de cette théorie. Il faut montrer comment la théorie de la valeur émerge tout en l'éclairant de la démarche double de Marx, double parce qu'à la fois critique de l'économie politique et dévoilement progressif de la réalité du mode de production capitaliste. La compréhension de la théorie de la valeur-travail renvoie à la théorie de sa genèse, et cette genèse est à rechercher essentiellement non pas dans la philosophie de Marx mais dans sa critique de l'économie politique.

Sur la genèse de la théorie marxiste de la valeur : première approche

Il existe dans l'analyse économique marxiste un mode de justification de la valeur-travail qui peut paraître de prime abord paradoxale. Il consiste non pas dans un exposé systématique des thèses de Marx, mais dans une critique de l'économie non marxiste. Quoique cette méthode laisse supposer la complémentarité à l'unité des deux systèmes d'économie politique (et de fait le nombre des économies politiques possibles n'est pas infini), elle nous semble profondément rationnelle. C'est en effet à travers une critique de l'économie politique de son temps que Marx produit le concept de valeur-travail. Néanmoins

la rationalité achevée de cette démarche supposerait une théorie de la critique. Faute de la donner, M. Maurice Dobb par exemple, malgré des critiques extrêmement pertinentes adressées à l'économie politique moderne, s'arrête en chemin, et ne parvient pas en dernière instance à expliquer, en dehors d'une anthropologie, pourquoi c'est le travail qui détermine la valeur. Que le travail constitue un coût, c'est là une **hypothèse** écrit-il ; et cette hypothèse se justifie selon lui « par une vision particulière de ce qui est l'essence du problème économique », essence qui n'est autre que « the struggle of man with nature to wrest a livelihood for himself under various forms of history » (1).

Plus systématique est M. G. Pietranera qui estime « qu'il est particulièrement intéressant de considérer la solution du problème de la valeur-travail à travers les contradictions de l'économie rationnelle ». (2) Pour ce faire, il procède à une comparaison de Marx et de Alfred Marshall, estimant que les divergences entre les deux auteurs se ramènent à une seule : la divergence sur le taux de l'intérêt puisque Marshall admettait en fin de compte deux facteurs explicatifs de la valeur : le travail et l'attente. Prouver l'erreur des théories bourgeoises de l'intérêt, conçu comme prix de l'attente, c'est donc réduire à néant le deuxième facteur de Marshall et démontrer l'identité du résultat auquel parviennent le « Capital » et la théorie de l'équilibre marshallienne. Sinon une démonstration, on obtiendrait du moins ainsi une forte présomption de validité de la théorie de la valeur-travail.

En fait, la corroboration par Marshall n'est guère significative. Celui-ci en effet n'attache guère d'importance véritable à la théorie de la valeur et l'établit, ou plutôt l'affirme dans le cadre d'une problématique et d'une épistémologie qui n'ont rien de commun sinon fortuite du moins quelque peu formelle. Par ailleurs on ne saurait valablement choisir Marshall comme unique représentant ni de la théorie de l'équilibre, puisque contrairement à Walras, il ne donne qu'une théorie de l'équilibre partiel, ni de l'économie pure ou rationnelle, puisque, admirateur de List, Marshall s'inspire moins de la logique mathématique que de l'école historique allemande et du bon sens britannique.

Enfin, à supposer ces objectifs secondaires, il resterait à expliquer pourquoi la critique des erreurs de l'économie politique bourgeoise donne la vérité de l'économie politique marxiste. Il semble que la réponse soit à rechercher dans le projet même de la pensée de Marx d'être pensée critique, et dans la signification particulière que leur fonction critique confère aux concepts marxistes. C'est poser là la question de leur production.

(1) M. Dobb : *Political economy and capitalism*. Routledge and Kegan Paul, 1960 p. 19.

(2) M.G. Pietranera « Capitalisme ed. Economia Piccola Bibliotheca Einaudi-Turin 1966, p. 89.

La production théorique.

On sait que Althusser met l'accent sur l'existence d'un « mode de production déterminé de connaissances », conçu comme structure autonome par rapport aux structures des pratiques économiques, politique, idéologique, etc. (1) Idée de l'autonomie de la pensée théorique qui est le corrélat immédiat de la critique marxiste de l'idéalisme hégélien. Hegel suivant Marx, en effet, « est tombé dans l'illusion de concevoir le réel comme résultat de la pensée », mais en fait « la méthode de s'élever de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de s'approprier le concret, de le **reproduire** en tant que concret pensée ». Identité illusoire donc des méthodes hégélienne et marxiste, et différence essentielle qui réside dans le hiatus, entre concret pensée et concret réel, puisque le concret pensée apparaît comme fruit d'une genèse théorique et qu'il ne s'agit nullement là « du procès de la genèse du concret lui-même » (2).

Ou encore comme l'écrit M. Althusser : « qu'il existe entre la **pensée** du réel et ce réel un rapport, cela ne fait aucun doute, mais c'est un rapport de connaissance, un rapport d'inadéquation ou d'adéquation de connaissance, et non un rapport réel, entendons par là un rapport inscrit dans ce réel dont la pensée est la connaissance ». (L. Althusser op. cit., p. 29).

Mais quel est cet abstrait dont part Marx pour s'élever au concret de pensée ? A en croire M. Ill. Enkov, et Marx lui-même en fait, il conviendrait de distinguer corrélativement à deux types de concrets, deux types d'abstractions.

« Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations, donc unité de la diversité » (Marx, ib. p. 255), unité de la diversité de nombreuses déterminations réelles dans le cas concret réel, de la multiplicité des déterminations abstraites dans le cas du concret de pensée. Mais ce dernier n'est pas synthèse de n'importe quelles déterminations abstraites puisqu'il ne faut pas confondre ce que l'on pourrait appeler en quelque sorte la « bonne » et la « mauvaise » abstraction. Mauvaise est l'abstraction empiriste du positiviste qui, s'imaginant partir du « réel » ou du « concret », ne prend racine en fait que dans l'idéologie du réel, sa représentation vulgaire est non scientifique. Elle est abstraction, c'est à dire démembrement du véritable réel complexe. Visant à une science qui ne serait que du général, elle n'atteint que la généralité, fantomatique en tant que le particulier qui lui correspond n'est que cas particulier et non spécificité à déterminations complexes.

(1) L. Althusser, E. Balibar, R. Estabiet : « Lire de Capital », tome II, p. 50/51 - Ed Mespéro 1965.

(2) Marx Introduction à la critique de l'économie politique. Coll. Pléiade p. 255.

Bonne est pour Marx l'abstraction à laquelle parviennent, par analyse et par critique de leurs prédécesseurs, les mercantilistes notamment, les économistes classiques anglais. Le point à noter est que cette bonne abstraction n'est pas le résultat de la généralisation du pseudo réel empirique, mais le fruit de la critique de la mauvaise abstraction. A travers cette critique, les économistes « finissent toujours par découvrir, au moyen de l'analyse, un certain nombre de rapports généraux abstraits qui sont déterminants, tels que la division du travail, l'argent, la valeur, etc... ». Leur statut de « bons » rapports abstraits leur est conféré par le fait qu'ils sont théoriquement déterminants, déterminants des mauvaises abstractions. Cette idée qui demande à être fondée et précisée, implique que le symptôme de la mauvaise abstraction réside dans le fait qu'elle est « suspendue en l'air », car privée de déterminants théoriques. Victime d'un manque, elle est justiciable d'une critique qui est révélation de ce manque.

L'abstraction classique est pour Marx légitime parce que déterminante, par opposition à l'abstraction empiriste qui est « à déterminer ». Il est exact toutefois que Marx ne s'étend guère sur ce point. La raison de ce silence relatif est imputée par M. Althusser à la création par Marx de nouvelles essences théoriques, d'abstractions « meilleures » presque. Simplement Marx, n'ayant pas donné la théorie de sa pratique théorique, ne pourrait pas penser ses propres abstractions comme abstractions nouvelles, différentielles, par rapport à celles des classiques. Si l'on veut montrer la spécificité du discours marxiste, il faut montrer comment Marx produit des abstractions autres, une organisation systématique de ces concepts qui soit différente, en relation avec la visée d'un objet spécifique.

C'est là que l'analyse de M. Althusser se montre peut être insuffisamment précise.

Le problème est donc : comment Marx produit-il de nouveaux concepts ? En fournissant un travail théorique au sein d'un mode de production de connaissance, certes. Mais encore ?

Par mode de production de connaissances il faut entendre, écrit M. Althusser (1) : « une structure qui combine (*Verbindung*) : le type d'objet, la matière première, sur laquelle elle travaille, les moyens de production théorique, à savoir la théorie et la méthode, et les rapports historiques (à la fois théoriques, idéologiques et sociaux) dans lesquels elle produit.

Ce mode de production est le lieu d'un procès de production qui a pour fonction de transformer les abstractions de départ (celles de Smith et Ricardo par exemple), que M. Althusser baptise Généralités I, en abstractions « meilleures », les Généralités III, et ce grâce à un travail théorique qui est le fait de la Généralité II.

(1) op. cit.

L'importance de cette notion de mode de production de connaissances réside dans la coupure qu'elle manifeste entre les différentes pratiques sociales et la connaissance, conçue elle-même comme pratique. Tout empirisme apparaît ainsi illégitime car incapable de rendre compte de la nature de l'abstraction scientifique. Une théorie de la science devient possible, qui serait théorie de l'identité et de la différence de la pratique scientifique par rapport aux autres pratiques. Identité parce qu'il s'agit d'une pratique non pas ineffable, mais comme toute pratique historiquement déterminée. Différence parce que les déterminations du mode de production des connaissances sont spécifiques en regard du mode de production économique, politique, etc...

La notion de mode de production de connaissances toutefois n'a d'intérêt théorique que si elle permet d'analyser complètement le procès de production de connaissances, mieux, que si elle permet de rendre compte de la genèse de telle découverte particulière et non de la découverte en général. Il n'est pas certain que les concepts de Généralités éclairent beaucoup la question, puisqu'en fait toute connaissance nouvelle, et non pas seulement la théorie marxiste, s'élabore en se différenciant des abstractions de départ (Généralité I), et en produisant par la même une nouvelle théorie (Généralités III) et ce au moyen d'un travail théorique (Généralité II). Or Althusser ne donne pas tant un modèle concret de la production des connaissances qu'il ne signale la possibilité d'une théorie de la production de la connaissance, une théorie de la mutation épistémologique. A ses yeux le moment important est celui de la Généralité II, i.e. celui de la Théorie, en d'autres termes celui du matérialisme dialectique. C'est cette Théorie, en effet, qui fonde pour lui la scientificité de la Généralité III. Mais la question se pose alors de savoir ce qui fonde la Théorie en tant qu'elle fonde la science. En d'autres termes chez M. Althusser le matérialisme dialectique (Théorie) légitime le matérialisme historique (reproduction scientifique abstraite dans la pensée d'un réel spécifique). Or, Marx n'a pas exposé sa Théorie, n'a pas écrit la Dialectique qu'il projetait, d'où l'on est contraint de la déduire de ses analyses scientifiques, du matérialisme historique, qui à sont tout légitime ainsi le matérialisme dialectique. On n'est pas loin du cercle vicieux.

*

**

Le seul moyen d'échapper à ce cercle vicieux est de manifester, non plus philosophiquement, en général, mais de manière spécifique la dialectique qui unit autant qu'elle les sépare les trois Généralités.

La Généralité II, moment du travail théorique, correspond à ce que Marx appelle « le procédé d'investigation ». La Généralité III, organisation systématique des concepts, étant le « procédé d'exposition » (1).

(1) cf. K. Marx postface de la Seconde édition allemande du Livre I du Capital.

Il est clair que l'investigation n'est pas investigation en soi, mais investigation sur un corpus théorique déjà existant, la Généralité I que l'on ne peut donc séparer de la Généralité II. Plus importante est l'affirmation de Marx suivant laquelle le procédé d'exposition doit se distinguer « **formellement** » (souligné par Marx lui-même) du procédé d'investigation. Si la différence n'est que formelle c'est qu'en réalité l'exposition est exposition de la découverte. Par conséquent aucun concept du Capital ne peut être correctement interprété comme « déduit d'une « bonne abstraction de départ », puisque cette bonne abstraction elle-même n'est que le résultat du procédé d'investigation. Le Capital, Généralité III, est donc unité dialectique de l'ordre d'exposition et de l'ordre d'investigation en tant que cette dernière ne se comprend elle-même qu'en référence à la théorie critiquée.

L'instance de la découverte apparaît ainsi comme instance charnière, essentielle. Partant, une compréhension adéquate des concepts marxistes ne peut résulter que de la mise à jour de l'ordre de leur découverte.

Les commentateurs du Capital s'efforcent d'explicitier la logique de l'exposition, tâche nécessaire mais ne saurait être achevée qu'une fois dégagée la logique de la découverte.

Pour une logique de la découverte.

Une logique de la découverte, ce n'est pas une psychologie ni une sociologie ni une histoire de la découverte, quoique ces trois dimensions soient nécessaires à une explicitation totale de la découverte. Parler de logique de la découverte c'est simplement énoncer que tout système théorique porte en lui les germes de son propre dépassement, et que les modalités de ce dépassement sont impliquées par ses contradictions mêmes. Savoir quand et par qui sera opéré ce dépassement est une autre question.

On ne parle pas là de la découverte théorique dans le cadre d'un système conceptuel donné, quoiqu'ici encore cette découverte soit impliquée par la structure même de la science. Même dans le cas d'une « rupture épistémologique » bachelardienne qui nous occupe ici, le changement de problématiques ne s'opère pas sous les allures d'une mutation inexplicable.

La théorie de la relativité, du fait qu'elle est révolution scientifique, est résolution épistémologique. EINSTEIN lui-même estimait que le savant ne peut créer une théorie nouvelle qu'en bouleversant la perception qu'il a de sa science. Mais ce bouleversement épistémologique n'est rendu possible que par la pratique scientifique, ce qu'illustre bien le fait qu'Einstein pense encore ses premiers travaux sur la relativité restreinte dans les termes de la philosophie positiviste de Mach, alors que sa théorie même implique une épistémologie en contradiction

totale avec le positivisme machiste. C'est donc dans la théorie ancienne que l'on doit chercher une contradiction, un silence annonciateurs de son dépassement.

Contradiction, silence, qui apparaissent d'abord minimes, futiles presque. Lord Rayleigh en 1903 tenait la physique pour une science quasiment achevée, au moins dans ses structures théoriques. Seules deux questions restaient en suspens, appelées pensait-il à recevoir une prompt réponse : le rayonnement du corps noir et l'expérience de Michelson. Mais ces « trous » plaçaient le physicien devant le dilemme d'abandonner soit la cinématique classique et la formule de la composition des vitesses, soit les équations de Maxwell, dans la mesure où il aurait fallu, pour rendre compte des « trous », poser les équations comme invariantes, ce qu'elles ne sont pas. Einstein choisit Maxwell et la logique mathématique contre la cinématique classique.

C'est dans ce choix dont les termes sont donnés par la science existante que prend source la théorie nouvelle.

Le procédé d'investigation se présente donc tout d'abord comme critique, c'est à dire comme dévoilement de la contradiction réelle masquée par une cohérence formelle. Le négatif de la critique est déjà virtuellement le positif de l'exposition théorique qui à son tour apparaît comme dépassement de ce négatif qu'elle conserve cependant (on ne vise pas là toutefois, malgré les apparences, une *Aufhebung* de type hégélien).

D'où l'impossibilité de comprendre non seulement l'ensemble du déroulement du Capital mais aucun des concepts particuliers, notamment celui de valeur-travail sans analyser la double nécessité qui les produit. Comprendre la théorie de la valeur-travail c'est reconstituer une chronologie logique de la critique par Marx de l'économie politique de son temps. C'est chercher dans cette économie politique elle-même les failles que Marx y a trouvées, les termes du choix qu'il a suivi.

Ainsi seulement pourront s'éclairer pleinement le sous titre du Capital : Critique de l'Economie Politique, et l'objet de tous les grands ouvrages économiques de Marx : Introduction générale à la critique de l'économie politique. Fondements d'une critique de l'économie politique, contribution à la critique de l'économie politique.

Hypothèse

Il peut sembler chimérique de tenter une reconstitution de la période d'investigation de Marx, si l'on songe à l'énormité de ses lectures et de la documentation qu'il a brassée. Une bonne part toutefois de ces lectures et de cette documentation doit être expliquée par les impératifs de l'ordre d'exposition plutôt que par ceux de l'ordre d'investigation. Les fameux rapports des inspecteurs de fabriques britanniques notamment, ont pour fonction de signaler le réel visé par les concepts abstraits déjà produits. Aucun concept en tant que tel ne

peut être créée par une information factuelle, même si cette information est peut être source de l'incitation à la production de concepts.

Il ne s'agit donc pas ici de l'investigation en général, mais du **procédé** d'investigation, c'est à dire du rapport spécifique de Marx aux textes, qui lui permet de repérer les points nodaux où le discours s'étouffe et de l'ordre logico-chronologique suivant lequel ce repérage s'effectue.

Sur cet ordre on est bien sûr réduit aux hypothèses.

L'hypothèse la plus féconde sans doute serait que l'ordre de la critique est inverse de l'ordre d'exposition. Pour reconstituer cet ordre, il conviendrait de « lire le **Capital** » à l'envers, de commencer, non par le Livre III tel qu'il est donné, puisque cette donnée résulte des nécessités de l'ordre d'exposition, mais par les thèmes que contient le livre III. Si en effet l'exposition va des concepts les plus abstraits aux concepts les plus « concrets », qui sont apparemment les plus immédiats, on peut supposer que la critique part de ces concepts « concrets » et, dénonçant leur immédiateté, les révélant comme pseudo concrets, les dépasse par sauts critiques, déterminant ainsi la nécessité de concepts autres.

Insistons sur le fait que notre hypothèse n'est pas seulement fondée en logique. Elle semble bien rendre compte de la démarche historique de Marx. Contrairement à ce que l'on croit généralement, Marx n'est pas venu au monde tout armé de la valeur travail. Au contraire, en 1844, reprenant J. B. Say, il reproche à la théorie ricardienne de la valeur de ne pas tenir compte de la demande.

C'est la critique de sa propre objection qui constituera la première étape de sa critique de l'économie politique. Il est intéressant de relever que c'est en 1844, époque à laquelle Marx se montre le plus « philosophe », le plus « anthropologue », qu'il rejette la théorie de la valeur-travail. On peut donc guère soutenir que c'est chez lui la théorie de l'aliénation qui explique telle quelle la théorie de la valeur.

Plus intéressant encore est le fait signalé par M. E. Mandel que « le reproche fondamental que Marx formule à la théorie de la valeur-travail, c'est que l'économie politique est obligée de faire abstraction de la concurrence. Or la concurrence est la réalité. Pour donner une plus grande cohésion à ses propres lois, l'économie politique est donc obligée de considérer la réalité comme accidentelle et l'abstraction seule comme réelle ». (Note n° 1 sur tous ces points, cf. E. Mandel : « La formation de la pensée économique de Karl Marx », notamment p. 40/41, Maspéro 1967).

Ainsi Marx en 1844 n'a pas rompu avec l'empirisme. Il se meut encore au sein des abstractions les plus immédiates, telle celle de concurrence, qui lui semblent la réalité même. Dans, le **Capital** au contraire,

cette même notion de concurrence apparaîtra comme illusion, illusion inscrite dans le réel, mais illusion tout de même, au terme de l'ordre d'exposition.

On doit tenter cette lecture inverse du Capital, quitte à en signaler les éventuelles impasses.

La première étape de la critique : la critique des notions d'offre et de demande, et de concurrence.

Formellement le projet de lire le Capital à l'envers impliquerait de commencer par le Livre IV qui est précisément une histoire critique des doctrines économiques. Cependant, dans la mesure où la critique s'y effectue suivant l'ordre historique d'apparition des doctrines et non suivant leur portée logique et théorique, on doit considérer le livre IV comme relativement exogène aux 3 premiers livres du Capital.

C'est donc dans la fin du Livre III qu'il faut rechercher le point de départ de la critique.

Si l'on fait abstraction du chapitre tronqué, le chapitre LII sur les Classes, et du chapitre LI : « Rapports de distribution et rapports de production », qui a pour fonction de conclure l'analyse de la production capitaliste et d'introduire à l'étude des classes sociales, le dernier chapitre du Capital est le chapitre L intitulé « L'illusion de la concurrence ».

Le but de Marx n'est pas ici d'affirmer, comme souvent les critiques des marginalistes que la libre concurrence n'existe pas « dans les faits ». Ce qui est visé c'est l'illusion de l'explication par la concurrence et du même coup ceux que Marx appelle les « économistes vulgaires ». A ces derniers il reproche le plus souvent le caractère apologétique de leurs œuvres, la platitude de leurs développements. Mais ces qualifications, pour justifiées qu'elles puissent être, sont polémiques. Plus fondamentalement les économistes vulgaires ce sont ceux qui pensent pouvoir expliquer les phénomènes économiques, et plus précisément le niveau relatif des prix des biens et des facteurs de production, en invoquant la concurrence, l'offre et la demande.

La critique que leur adresse Marx est formulée par lui, de manière plus concise que dans le chapitre L, dans le très riche chapitre X du livre III : « Egalisation du taux général du profit par la concurrence ».

Dans ce chapitre Marx écrit : « La vraie difficulté qui surgit dans la définition générale des termes d'offre et de demande est qu'elle semble aboutir à une tautologie ». (Note 1 Marx Le Capital Livre III Editions Sociales, tome VI, p. 201).

En effet, les concepts d'offre et de demande sont par eux-même trop vagues pour expliquer quoi que ce soit. Aussi les économistes préfèrent-ils parler de demande à un certain prix et d'offre à un certain prix ; l'égalité de ces offres et de demande à un certain prix déterminant le prix effectif auquel s'effectue la transaction. A ce propos Marx écrit : « en coïncidant l'offre et la demande cessent leur action, et c'est précisément pour cette raison que la marchandise est vendue à sa valeur de marché. Quand deux forces égales agissent en sens opposé, elles s'annulent et ne se manifestent pas à l'extérieur. Des phénomènes se produisant dans ces conditions doivent trouver leur explication ailleurs que dans l'intervention de ces deux forces. Si l'offre et la demande s'annulent réciproquement, elles cessent d'expliquer quoi que ce soit ». (Marx, op. cit. p. 204).

Ces citations permettent de penser que c'est à juste titre que MM. Dobb et Pietranera cherchaient l'éclaircissement de la valeur travail à travers une critique « des contradictions de l'économie rationnelle ». Il est frappant en effet de constater que l'économie « rationnelle » moderne, la micro-économie, tomberait en partie au moins mais dans sa partie essentielle, sous le coup de la qualification marxiste d'économie vulgaire. Le couronnement de l'analyse micro économique est la théorie de l'équilibre général d'origine Walrasienne. Equilibre général qui est le couronnement mais aussi le **fondement théorique nécessaire** de la micro économie. Celle-ci en effet ne peut apporter de réponse au problème du comportement rationnel du consommateur et du producteur qu'en considérant comme donné un système de prix. Dépassant la problématique du comportement des agents économiques individuels, la théorie de l'équilibre général tente une détermination du système général des prix, et ce précisément en faisant appel à l'offre et à la demande.

La théorie de l'équilibre général n'apparaît donc rien d'autre qu'une systématisation et une axiomatisation moderne du discours naïf des économistes vulgaires contemporains de Marx.

Une présentation critique de cette théorie permet donc de juger plus aisément que par une revue des économistes vulgaires contemporains de Marx, de la pertinence des critiques par Marx à ceux-ci adressées.

La circulation du discours d'une théorie de l'équilibre sur la concurrence.

La nécessité logique d'une théorie de l'équilibre général résulte des problèmes mêmes que soulève l'analyse micro économique, du fait de l'objet qu'elle se donne à savoir : l'étude des actions économiques des individus et de groupes bien définis d'individus ». (Note n° 1 J.M. Henderson et R.E. Quant : « Micro économie » Dunod, p. 2).

La question se pose en effet de savoir si les résultats acquis lors de l'étude de chacun des individus typiques, consommateur, entrepreneur, valent pour l'ensemble des individus. Comme l'écrivent MM. Henderson et Quandt en introduction à leur exposé de la théorie de l'équilibre général : on a considéré jusqu'alors « le prix de chaque facteur et de chaque bien comme une variable pour l'analyse de son propre marché, et comme un paramètre pour l'analyse de tous les autres marchés. Il n'y a aucune raison pour qu'on obtienne un groupe de prix cohérents à partir d'une solution fragmentaire, en ne prenant qu'un seul marché à la fois. C'est seulement par hasard que le prix supposé fixé pour Q_j , dans l'analyse du marché de Q_k sera le même que le prix déterminé dans l'analyse du marché Q_j tout seul ». (Note n° 2 op. p. 127). Il est maintenant nécessaire de considérer tous les prix et toutes les quantités vendues et achetées simultanément comme des variables. En d'autres termes, une théorie de l'équilibre général vise la détermination d'ensemble des niveaux relatifs de tous les prix ; elle se veut théorie de la valeur.

Il n'est pas évident a priori cependant que l'on puisse parler de la théorie de l'équilibre général, puisque les exposés qui en sont faits varient suivant les auteurs, et que les outils mathématiques employés en particulier, évoluent de Walras à Hicks et de Hicks à Debreu. Toutefois on peut parler d'une structure commune à ces exposés, dans la mesure où il est un ordre de présentation des définitions et résultats que suivent, à des variantes près, (dont il faudrait d'ailleurs rendre compte dans une analyse plus fine) les différents auteurs. C'est cet ordre d'exposition encore une fois qui constitue à proprement parler la théorie.

Tentons en une présentation schématique, en termes « littéraires » et en faisant abstractions de certains problèmes.

En premier lieu il semblerait que l'ordre d'exposition soit dicté par un double objectif des théoriciens micro économistes. Il s'agit tout d'abord pour eux de rendre compte de l'interdépendance des prix et des quantités. Il s'agit ensuite de justifier une théorie de la valeur (suivant laquelle la valeur serait déterminée par les « utilités marginales » des consommateurs, ou encore par l'intensité relative de leurs besoins en fonction des quantités de biens) ; théorie de la valeur qui est en fait échafaudée en dehors de la théorie de l'équilibre général stricto sensu.

En second lieu cet ordre d'exposition se décompose dans les présentations modernes, celle de Hicks par exemple, en trois étapes.

La première étape analyse « l'équilibre général des échanges », en d'autres termes elle fournit le type idéal d'une économie qui ressemble fort à une économie de troc, puisque la monnaie, si elle y est présente n'y joue que le rôle neutre de bien étalon.

La seconde étape a pour objet « l'équilibre général de la production ». Aux simples échangistes, offreurs-consommateurs, on adjoint des « entrepreneurs ».

Dans une troisième étape on offre aux agents économiques la possibilité d'épargner et de faire des prévisions sur la situation future. On serait ainsi passé d'un équilibre « statique » à un équilibre « dynamique ».

En fait les instruments logiques sont les mêmes dans les 3 étapes, et parfaitement définis dès la première, si bien que les deux autres n'introduisent que des modifications inessentiels, ce qui ne laisse pas d'être troublant.

On résumera ici la deuxième étape, la théorie générale de la production qui s'analyse schématiquement en six étapes logiques :

1) Tous les agents économiques possèdent au départ une quantité donnée de biens et de services (leur force de travail principalement), qu'ils sont prêts à vendre dans une proportion à déterminer, de manière à acquérir d'autres biens et services qu'ils jugent plus utiles. Cette notion d'utilité est tenue pour fondamentale par les auteurs et explique la deuxième proposition :

2) La deuxième proposition est formulée comme suit par Hicks (Note n° 1 Hicks « Valeur et Capital », p. 49 Dunod) : « il n'est pas nécessaire que les objets achetés et vendus soient tous des biens de consommation ; la condition nécessaire est qu'ils soient des objets désirables, pouvant être d'une part achetés ou vendus, d'autre part rangés suivant un ordre de préférence (ou système d'indifférence) **qui soit lui-même indépendant des prix** » (souligné par Hicks). Cette indépendance des utilités par rapport aux prix est indispensable, non à la théorie de l'équilibre général, mais à la théorie marginaliste de la valeur-utilité. Si les utilités ne sont pas indépendantes des prix en effet, elles ne peuvent les déterminer. On y reviendra.

3) Ce postulat de l'indépendance des utilités par rapport aux prix, permet **en droit** de définir les paramètres des fonctions de demande **en fonction des prix**, et des fonctions d'offre de biens et de facteurs (la force de travail notamment) également en fonction des prix.

4) On doit réserver un traitement spécial aux entrepreneurs ; car si leur comportement économique est bien déterminé, comme pour l'ensemble des agents économiques, par leur désir de maximisation de la satisfaction de leurs besoins, le demande qu'ils présentent pour les facteurs de production est également déterminé par des considérations techniques, relatives à l'efficacité différentielle (aux productivités marginales) des facteurs de production, considérations techniques qui sont traduites dans la fonction de production.

5) En additionnant pour chaque bien et chaque service l'ensemble des équations d'offre et de demande en fonction des prix on obtient un système d'équations, comportant autant d'équations qu'il y a de biens et de services, et, en écrivant que, s'il doit y avoir équilibre général, il faut que l'offre et la demande soient égales sur chaque marché, on en déduit mathématiquement, en résolvant le système d'équations, l'ensemble des prix qui permet la réalisation de cet équilibre. (Note n° 1) On a évidemment simplifié le problème. On n'a pas signalé notamment la nécessité de choisir un des biens comme bien étalon de manière à savoir autant d'équations que d'inconnues, ni l'hypothèse d'homogénéité de degré zéro des prix, ni le fait que mathématiquement l'égalité du nombre d'équations et d'inconnues n'implique nécessairement ni l'existence de l'équilibre, ni son unicité, deux points que toutefois Debreu a établis en ce qui concerne la théorie de l'équilibre général, dans le cadre de certaines hypothèses restrictives.

6) Puisque l'on dispose maintenant du système général des prix, il est possible de reporter ces prix dans les équations individuelles d'offre et de demande en fonction des prix, et de déterminer en conséquence les offres et les demandes de chacun des agents économiques.

Mathématiquement donc, la possibilité d'un équilibre général semble établi. En quoi cette théorie de l'équilibre général justifie-t-elle ou invalide-t-elle la théorie de la valeur marginaliste ? En rien, ni dans un sens ni dans un autre. Car en fait une des six propositions, la seconde, est tout à fait indispensable à la théorie de la valeur-utilité, mais parfaitement inutile à la théorie de l'équilibre général.

Cette deuxième proposition énonce l'indépendance des utilités par rapport aux prix. En droit cet énoncé devrait permettre de déterminer les paramètres des fonctions de demande en fonction des prix. Mais en fait personne n'est à même de dire **comment** les utilités déterminent concrètement des paramètres. On se borne à affirmer qu'elles le font. Par conséquent, d'un point de vue logique et mathématique, qui est le point de vue de la théorie de l'équilibre général, on peut se borner à affirmer que les demandes des agents économiques varient en fonction des prix ce qui est absolument irréfutable.

Il est significatif à cet égard qu'un auteur peu porté sur la méta physique comme Barone se contente, dans un exposé de l'équilibre général, de ce point de départ, et rejette catégoriquement toute notion d'utilité.

L'utilité est supposée expliquer la demande. En fait la théorie ne dit que : s'il y a eu telle demande de la part du consommateur, c'est parce que le consommateur avait « intérêt » à avoir telle demande et pas telle autre, parce que ces utilités étaient telles qu'il ne pouvait avoir une autre demande. Sans même parler de l'aspect chosiste et métaphysique de la notion d'utilité, on se bornera donc à relever ici son caractère tautologique. Caractère tautologique qui a des conséquences drastiques. Si en effet il n'est guère possible d'apprécier les utilités indépendamment des prix, et par conséquent de prouver l'in-

dépendance des utilités par rapport aux prix, les paramètres des fonctions d'offre et de demande deviennent fonctions des prix. On ne peut plus déterminer un équilibre unique.

Citons à propos de la théorie de la valeur-utilité cette critique de Boukharine à Böhm-Bawerk (*Note n° 1* Boukharine : *Economie politique du rentier* E.D.I. p. 97) : « Böhm-Bawerk avoue donc que notre estimation subjective suppose une grandeur objective de la valeur. Mais comme il se fixe pour tâche de faire dériver cette grandeur d'une estimation subjective, il est évident que la théorie tout entière développée par notre auteur à propos de l'utilité de substitution n'est rien d'autre qu'un cercle vicieux : on ramène la valeur objective aux estimations subjectives qui, à leur tour s'expliquent par la valeur objective ».

Si l'on ne tient plus compte de l'utilité, la théorie de l'équilibre général se simplifie considérablement et se ramène à 3 propositions fondamentales :

- la demande est fonction des prix
- l'offre est fonction des prix
- les prix sont fonctions de l'offre et de la demande.

La tautologie dont parlait Marx est manifeste, ce qui n'exclut d'ailleurs pas une certaine « utilité » théorique de la notion d'équilibre général. Mais en dernière analyse, fondant la théorie sur les concepts immédiats d'offre et de demande, l'équilibre général ne dit rien d'autre n'est qu'une axiomatisation de l'économie vulgaire, à propos de laquelle déjà Marx écrivait : « détermination de prix par l'offre et la demande et aussi détermination de l'offre et de la demande par les prix : à cette confusion s'ajoute que la demande à son tour détermine l'offre et inversement l'offre la demande ; la production détermine le marché et de marché la production ». (*Note n° 1* Capital Livre III, tome 6, p. 206 Editions Sociales, 1957).

La théorie de l'équilibre général est logique formelle et, partant, ne dit rien sur la valeur. Pour produire une théorie de la valeur il faut sortir de la logique formelle, sortir de la concurrence. C'est cette constatation qu'énonce le chapitre 50 sur « l'illusion de la concurrence » : « bref, la concurrence doit se charger d'expliquer tout ce que les économistes ne comprennent pas, alors ceux-ci auraient inversement pour mission de nous expliquer la concurrence ».

Ainsi s'achève la première étape critique de Marx, par le refus du discours commun repris par les économistes vulgaires, qui ne font que systématiser les notions courantes, « concrètes » d'offre, de demande et de concurrence ; concepts qui conduisent à la tautologie et demandent à être déterminés.

Cette première étape est décisive car, s'il est vrai que Marx critique Smith et Ricardo, il ne les en considère pas moins comme ayant fondé

une science véritable. Ce qu'il critique en eux, c'est ce qui subsiste d'économie vulgaire. Avant tout la critique de l'économie politique est critique de l'économie vulgaire. Mais celle-ci se présente parfois sous des formes plus détournées, plus voilées. C'est la mise à jour de ce voile qui constitue la seconde étape critique de Marx.

La deuxième étape de la critique : la critique de l'explication de l'ensemble par ses éléments.

Le Livre III du Capital consiste apparemment en ce que les économistes appellent une théorie de la répartition. Il y est traité en effet du profit, industriel et commercial, de l'intérêt et de la rente foncière, relative et absolue. (Note n° 1 - Cette étude de la répartition est résumée par Marx dans la 7ème section du Livre III, aux chapitres XLVIII et XLIX). Pourtant ce Livre III s'intitule : Le procès d'ensemble de la production capitaliste. Peut-on dire alors que pour Marx la répartition est une condition de la production capitaliste et qu'il n'est par conséquent pas de théorie achevée de la production qui n'englobe une théorie de la répartition. Ce serait en partie exact mais, à s'en tenir à cette formulation sommaire ; profondément mystifiant. Affirmer sans plus que la répartition est condition de la production, c'est affirmer une théorie des coûts de production qui, sous ses divers énoncés (de Smith à A. Marshall) est totalement incompatible avec une théorie de la valeur-travail, puisque bien au contraire cette dernière ne se constitue que par une critique radicale, un renversement de la première. La répartition est, non pas condition, mais une des conditions, non pas de la production mais de la reproduction capitaliste, et uniquement en tant qu'elle est, en dernière analyse, déterminée par la production. Comment Marx établit-il ce résultat, résultat fondamental qui lui procure la clé d'une problématique nouvelle ?

**

Tout remonte en fait à Adam Smith et à l'ambiguïté de sa théorie de la valeur. Smith, on le sait, commence par énoncer que la cause est la mesure de la valeur d'échange des biens, le facteur explicatif des proportions dans lesquelles ceux-ci sont échangés, sont à rechercher dans les durées différentes du travail nécessaire à leur production. On doit noter que pour Smith déjà il ne s'agit pas d'une durée de travail humain en soi, mais d'une durée de travail déterminée par un état donné de la division du travail social point que Marx ne fera qu'approfondir.

Mais Smith glisse insensiblement vers une autre théorie de la valeur. Au lieu de s'en tenir à l'idée que la valeur est déterminée par le temps de travail, il parle de valeur déterminée par le travail ; puis enfin par la valeur du travail. Mais qu'est-ce que la valeur du travail sinon la valeur des biens qui constituent le revenu des travailleurs ? A l'échelle de la société dans son ensemble, on devra donc dire, si l'on

suit la seconde thèse de Smith, que la valeur des biens est déterminée par la valeur des salaires et que la valeur des salaires est déterminée par la valeur des biens.

Il n'est guère difficile de repérer le cercle vicieux de même type que celui auquel conduit la théorie de l'équilibre général. Il s'agit en quelque sorte d'un cercle vicieux plus vaste, plus lâche aussi, puisqu'il inclut le moment de la répartition « On aboutit ainsi à ce dogme absurde que, depuis Adam Smith, on retrouve dans toute l'économie politique, à savoir qu'en dernière analyse, la valeur des marchandises se décompose entièrement en revenus : salaire, profit et rente » (Marx Livre III, tome 8, p. 218).

L'opposition entre les deux théories de la valeur de Smith, c'est l'opposition entre Ricardo et J.B. Say, Say choisissant d'expliquer la valeur par les revenus. J. B. Say a tellement triomphé que l'économie politique occidentale, même si elle a cru parfois poursuivre Ricardo, n'a fait que prolonger J. B. Say, au point d'oublier jusqu'au débat sur la valeur qui présida à sa naissance, et d'être par conséquent incapable de se mettre en question, de se percevoir comme problématique.

C'est qu'en effet la seconde théorie de la valeur de Smith, amplifiée par J.B. Say, constitue le développement logiquement naturel de l'économie vulgaire. C'est en ce sens que la critique de cette théorie, théorie des coûts de production, constitue la seconde étape chronologico-logique de la critique de Marx. Après avoir mis à jour le cercle vicieux de l'économie vulgaire, il convient pour Marx de départager chez Ricardo et chez Smith le noyau scientifique de ce qui n'est que reprise de l'économie vulgaire. En quoi précisément une théorie des coûts de production est-elle reprise de l'économie vulgaire ?

La théorie de l'équilibre général, expression axiomatisée de l'économie vulgaire, aboutit on s'en souvient à cette tautologie que l'offre est fonction des prix, que la demande est fonction des prix, que le prix enfin est fonction de l'offre et de la demande.

La tendance **logique** de l'économiste qui constate ce cercle vicieux est d'arrêter la chaîne infinie des causes, et de se demander, une fois admise l'égalité de l'offre et de la demande sur tous les marchés (hypothèse nécessaire à Marx également pour produire une théorie de la valeur), ce qui explique les niveaux différents des prix. Si en effet l'offre et la demande peuvent à la rigueur rendre compte du phénomène prix, elles ne peuvent, car trop générales, expliquer pourquoi les prix diffèrent entre eux.

Une première possibilité consiste à rechercher la source de la valeur dans l'utilité différentielle des biens. On a dit pourquoi cette explication n'est en réalité qu'une nouvelle tautologie.

La seconde possibilité consiste à **décomposer** les prix en leurs composantes, dans l'espoir que la découverte des parties permettra de donner la loi de l'ensemble.

C'est ce qu'entreprend par exemple Alfred Marshall. Dans la théorie de l'équilibre général, le prix se présente comme égalité de l'utilité marginale pour les consommateurs et du coût marginal pour le producteur. (Note n° 1).

Mais, selon Marshall, on ne peut affirmer sans plus que ce coût marginal gouverne le prix puisqu'il est lui-même déterminé par l'ensemble des forces économiques, dépendant notamment de la capacité de production. (Note n° 2).

Le coût marginal total n'est lui même rien d'autre que la somme des prix d'offre marginaux, c'est à dire des prix qui sont juste suffisants pour attirer dans la production les quantités relatives des différents facteurs employés. Ces facteurs sont, selon Marshall, au nombre de quatre : capital, terre, travail et faculté d'entreprise (Entrepreneurship). Comme les prix de ces facteurs qui sont, à la marge, nécessaires pour les attirer dans la production, dépendent de la quantité totale de ces facteurs existants dans l'économie nationale et susceptibles d'être offerts, Marshall sera conduit à rechercher, analyser, énumérer l'ensemble des causes qui déterminent l'offre de ces facteurs. Le principe explicatif est toujours celui de l'offre et de la demande, mais il n'y a pas comme dans la théorie de l'équilibre général walrasienne simultanéité de causalité de la part de l'offre et de la demande.

Bien au contraire, l'originalité de Marshall consiste à préciser les temporalités dans lesquelles l'offre ou (et) la demande sont différemment actives. A court terme, la quantité de facteurs et la capacité de production existant pouvant être considérés comme donnés, c'est dans les mouvements de la demande qu'il faut rechercher l'explication des prix. Mais les mutations de prix, induites par les mutations de la demande, en modifiant les revenus des facteurs de production, incitent les détenteurs de ces derniers à varier leur offre. Quantité de facteurs capacité de production deviennent des variables. On entre dans le long terme, et dans ce long terme il faut chercher l'explication des prix de vente des biens finaux dans les prix des facteurs de production (leur revenu), eux-mêmes à expliquer par l'offre de ces facteurs.

Ainsi par rapport au formalisme de la théorie de l'équilibre général, Marshall tend vers le « réalisme », tentant de spécifier les temporalités et recherchant les facteurs réels qui expliquent l'offre de travail ou de l'« entrepreneurship » par exemple. Néanmoins l'étude de ces facteurs réels est entreprise par lui de manière non pas logique ou théorique, mais « historique » ou « sociologique ». A la théorie abstraite de l'économie politique Marshall juxtapose une étude historique qui se veut « concrète ». D'où ce curieux mélange entre le marginalisme de Jevons

Note n° 1 Le coût marginal est le coût de la dernière unité produite, ou encore la dérivée du coût total.

Note n° 2 - A. Marshall : principes of economics, p. 339/340 Mac Millan.

et Böhm-Bawerk et l'historisme allemand. Mais en dernière analyse, le seul principe explicatif scientifique abstrait chez Marshall est toujours celui de l'offre et la demande.

Simplement, de l'étude immédiate des prix et quantités de biens finaux, Marshall glisse à l'étude des prix et quantités des facteurs de production. De la théorie de production, il glisse à celle de la répartition, et c'est à la répartition qu'est dévolu le rôle d'expliquer le montant et les prix des biens finaux en dernier ressort.

En ce sens, Marshall réalise bien son projet de « relire » Ricardo.

A cette explication par la répartition Marx oppose encore une fois la critique en termes de tautologie : « c'est alors, dit-il, qu'on aboutit à ce beau cercle vicieux : la valeur des marchandises résulte de la somme des valeurs du salaire, du profit et de la rente est à son tour déterminée par la valeur des marchandises, etc... » (Note n° 1).

Mieux encore, une théorie des coûts de production, et cela est particulièrement net chez Smith, comporte une tendance à la régression à l'infini. Si en effet on décompose le prix des marchandises en ses composantes, par exemple : valeur des machines, profit et salaires, on peut admettre que la valeur des machines, en tant que les machines sont elles-mêmes des marchandises, se décompose à son tour en : valeur des machines + profit + salaires, et ainsi à l'infini. En fait il ne s'agit peut être pas là du point essentiel. S'il y a régression à l'infini c'est que la période de temps envisagée n'est pas précisée, à l'instar de la fable éleatique d'Achille et de la tortue. Marx, précisant la temporalité, aboutit au concept de capital constant, et résout la difficulté. Ce concept représente historiquement une découverte fondamentale de Marx, puisque Ricardo lui-même n'avait pu le penser avec rigueur. Néanmoins la possibilité de sa découverte résulte d'une spécification du temps qui n'est pas interdite à une théorie des coûts de production comme en témoigne l'œuvre de Marshall.

Plus fondamentalement la critique de Marx porte sur le procédé même qui permet à la théorie des coûts de production de se constituer : la tentative d'explication de la totalité que représente un prix par recours aux composantes de ce prix. « Le prix de toute marchandise peut se décomposer en profit et salaire, et le prix de certaines (et directement d'un très grand nombre) en profit, rente et salaire. Mais ils ne constituent le prix d'aucune marchandise puisque ce n'est pas comme puissances autonomes, de grandeur déterminée et agissant avec leurs propres ressources qu'ils composent la valeur des marchandises ; la valeur, **une fois donnée**, peut au contraire se décomposer en ces parties suivant des proportions fort différentes. Ce ne sont pas des puissances données profit, salaire et rente dont l'addition et la combinaison déterminent la grandeur de la valeur, c'est au contraire

la même grandeur de valeur, une grandeur donnée, qui se décompose en salaire, profit et rente, et se répartit suivant les circonstances de façon inégale suivant ces trois catégories ». (Note n° 1).

C'est bien là, dans cette affirmation développée avec rigueur et dans toutes ses conséquences, que réside la différence épistémologique fondamentale de Marx avec l'ensemble de l'économie politique : à savoir que, bien loin de précéder l'analyse de l'ensemble, l'analyse des éléments doit en procéder.

Une même logique en effet gouverne la théorie de l'équilibre général et la théorie des coûts de production, logique qui tente d'abord d'appliquer à l'ensemble du système économique les règles élaborées lors de l'étude des micro unités, (Le consommateur, le producteur), ou bien d'analyser le prix en ses composantes, au lieu de considérer qu'il faut l'expliquer ne tant que tel, c'est à dire en tant qu'ensemble préexistant, logiquement, à sa partition. Seul Ricardo, et dans une moindre mesure Smith, avaient saisi la nature de ce problème. Ricardo avait bien compris en effet, et c'est là le sens de sa théorie de la valeur, qu'il n'est possible de faire une théorie de la répartition, c'est à dire une théorie du niveau relatif des revenus, qu'en mesurant ces revenus à l'aune d'un étalon homogène et unique. Cet étalon homogène et unique, substance et mesure de la valeur répartie, c'est la durée du travail. L'objet de la répartition, ce sont les heures de travail. Néanmoins Ricardo ne parvient pas à s'affranchir de certaines contradictions issues de l'économie vulgaire et de la théorie des coûts de production. A la différence de l'économie vulgaire de J.B. Say, il assume la différence radicale entre la valeur d'usage et valeur d'échange, entre la richesse et la valeur (cf. Principes chapitre 20). Mais il ne parvient pas à penser la différence des catégories de valeur d'échange et de prix, et retombe en conséquence dans une problématique « réaliste ». Faute d'avoir véritablement fondé, par une analyse critique de l'économie politique, son concept de valeur, l'existence de compositions organiques et de périodes de rotation différentes des divers capitaux, lui paraît infirmer le principe suivant lequel seule la durée du travail explique la valeur.

Marx montrera que ces facteurs affectent non pas la valeur, mais les prix de production. Ricardo ne peut éviter la contradiction que par une échappatoire qui consiste à minimiser l'existence « dans la réalité » de ces facteurs perturbateurs. La raison en est que Ricardo vise à produire une théorie de la répartition, uniquement ; et que, limiter à cela son objet ne permet pas d'introduire une différence entre valeur et prix.

Note n° 1 Marx Histoire des doctrines économiques, tome VIII, p. 194, Edition Costes.

Ricardo pense la valeur, le temps de travail, comme étalon de mesure des revenus. L'ensemble somme des heures de travail, préexiste à sa partition en revenus. Mais la question se pose immédiatement de savoir, et Marx posera la question à laquelle Ricardo n'oppose qu'un silence, ce qui explique cet étalon. On ne peut répartir que ce qui a été produit. Il faut penser la production de l'étalon lui-même. D'une théorie de la répartition on est renvoyé en dernière analyse à une théorie de la production.

C'est à ce point que l'économie politique qui, sous aucune de ses formes, classiques, néo classique, keynésienne, n'a pu fournir une théorie développée et spécifique de la production, s'achève sur un manque. C'est à ce point que prend naissance le positif de l'économie marxiste. Elaboration positive qui reçoit son objet de la critique préalable, et dont la forme même, la nature des abstractions, ne prennent sens scientifique qu'en référence à cette critique. **Au terme des deux premières étapes de la critique.**

Notre hypothèse selon laquelle l'ordre de découverte épistémologique de Marx était inverse de l'ordre d'exposition du Capital reposait sur l'idée que la critique est d'abord critique des abstractions les plus immédiates, les plus « concrètes », ou encore **critique des abstractions à déterminer**, tandis que l'ordre d'exposition, allant de l'abstrait au concret, part des abstractions déterminantes et ne retrouve qu'en fin de compte, et les éclairant, les abstractions primitivement indéterminées.

Cette hypothèse semble jusqu'à présent vérifiée. Le Capital s'achève sur une critique de l'économie vulgaire, critique de l'explication par la concurrence, l'offre et la demande.

Précédent cette conclusion, le livre III se présente comme théorie de la répartition et du même coup comme critique de la théorie des coûts de production, en tant qu'elle n'est qu'un prolongement naturel de l'économie vulgaire.

Le mécanisme de la critique est dans les deux cas analogue. Il consiste en une mise à jour de la tautologie qu'impliquent les abstractions indéterminées parce que spontanées, parce que simples généralisations logiques du discours naïf des praticiens de l'économie.

Plus fondamentalement, s'il y a cercle vicieux, c'est parce que l'économie politique, entendant partir de ce qu'elle perçoit comme concret, c'est à dire les éléments d'un ensemble qu'elle ignore, tente de définir l'ensemble économique à partir de ces éléments. Le consommateur, l'entrepreneur, le profit, la rente, le salaire, etc... ; ce qui est logiquement absurde si l'on considère que la définition des éléments ne peut procéder que de la définition des lois de l'ensemble lui-même, des opérations qu'il rend possibles.

La critique est donc réductrice du discours économique, multiforme parce que tautologique. Elle est mise à jour des axiomes qui permettent

ce discours, et révélation de la nécessité d'interpréter la syntaxe du discours économique formel, de manifester la sémantique qu'elle prétend formaliser.

Marx en arrive ainsi à constater le caractère axiomatique de la théorie de la valeur chez Ricardo ; axiomatique qui a pour fonction de définir l'ensemble des règles qui gouvernent la répartition. Mais ce caractère axiomatique de la théorie ricardienne demande lui-même à être dépassé. L'abstraction de départ de Ricardo demande à être déterminée. La répartition renvoie à la production.

La dominance de la production n'est pas affirmée a priori elle est dominance en dernière analyse, c'est à dire après analyse du discours économique.

C'est à ce stade, à la nécessité de rendre compte de la production que conduit la lecture inverse du Livre III du capital. Mais c'est à ce stade également que se manifeste l'impossibilité de s'en tenir à l'hypothèse que l'ordre d'exposition est rigoureusement inverse de l'ordre de découverte.

Si cela était, le livre devrait être consacré à l'analyse de la production. On sait qu'il s'intitule : Le procès de circulation. La production pour sa part est étudiée dans le Livre I.

Ce décrochage s'explique par une double nécessité. En premier lieu Marx pénètre à présent dans une « terre incognita » puisque son objet, la production, est neuf au regard de l'économie politique, qu'il n'est par conséquent plus possible de critiquer sur ce point. Il s'agit maintenant de produire les abstractions adéquates à cet objet nouveau, et ce en appliquant dans ce travail théorique les préceptes méthodologiques issus de la démarche critique.

Par ailleurs, et compte tenu de ce qui vient d'être dit, l'ordre d'exposition va tendre maintenant, mais maintenant seulement, à se confondre avec l'ordre de découverte. C'est pour cette raison que le Livre II du Capital, l'analyse du procès de circulation, qui fait le lien entre le Livre I et le Livre III, qui permet de rendre compte du passage de la production à la répartition ne peut que succéder à l'analyse de la production. Seule une définition adéquate de la production permet de rendre compte de la circulation des produits. Par ailleurs, les problèmes soulevés par la spécialité de la sphère de la circulation n'apparaissent pleinement que l'orsque sont déjà suffisamment élaborés les théories de la production et de la répartition, même si à son tour seule la théorie de la circulation permet d'achever l'analyse de la production. En témoigne le fait que c'est sur la théorie du profit et de la reproduction que Marx bute le plus longtemps, précisément parce qu'elle suppose une théorie de la circulation (1).

(1) cf. E. Mandel, op. cit., p. 101.

A cette argumentation on pourrait opposer que la raison n'est pas claire pour laquelle Marx n'a pas identifié l'ordre d'exposition à l'ordre de la découverte qui se déroulerait schématiquement, selon notre hypothèse, du Livre III au Livre II en passant par le Livre I. C'est qu'en fait, si le point de départ de la découverte est critique, il ne s'agit encore que d'une critique inachevée, puisque la critique achevée ne peut résulter que de la théorie achevée, de l'élaboration théorique du manque que recèle la théorie critiquée. Si Marx avait reproduit dans l'ordre d'exposition l'ordre de découverte ici supposé, il lui aurait fallu procéder en deux étapes, ce qui n'aurait pas produit le « tout artistique » qu'il souhaitait : opérer en premier lieu la critique logique des théories incriminées, présenter en second lieu l'analyse juste des problèmes traités de manière mystifiée par l'économie politique. Mais comme l'analyse juste est du même coup critique de l'économie politique Marx peut s'en tenir dans l'ordre d'exposition à la méthode qui va de l'abstrait au concret, des abstractions déterminantes aux abstractions déterminées.

Pas tout à fait cependant parce que le début du Livre I du Capital, l'analyse du mode de production marchand, reproduit sous une autre forme la critique contenue dans le Livre III du Capital. L'étude du mode de production marchand chez Marx se présente ainsi comme résumé de l'ordre de découverte tel que nous avons tenté de le reconstituer. Synthèse de la critique, elle pose d'une autre manière le problème auquel aboutit la lecture inverse du Livre III le problème de la production.

Il ne s'agit d'ailleurs encore que de la production tout court, sans phrase, et non pas de la production capitaliste. C'est une question importante que de savoir si le seul mouvement logique de la critique permet à lui seul de passer du problème de la production en tant que telle, à la visée de l'objet spécifique que constitue le mode de production capitaliste.

Aussi, avant de poursuivre cette tentative de mise à jour de la logique de la découverte, est-il nécessaire de s'interroger sur la signification de la démarche ici adoptée, sur la signification de la critique dans la théorie marxiste.

Une première approche du problème de la signification de la critique.

A supposer que les pages précédentes aient approximativement rendu compte de la démarche critique de Marx vis à vis de l'économie politique, il n'en resterait pas moins nombre de problèmes importants à résoudre pour être à même de préciser le lien entre cette critique et l'aspect que revêt aux yeux du lecteur le Capital ; pour pouvoir, de manière plus générale spécifier les rapports au sein du Marxisme entre la critique et les thèses de Marx, entre la critique et les matérialismes historique et dialectique.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de recenser, encore moins de résoudre ces problèmes. Certaines questions toutefois ne peuvent être éludées, même si elles ne doivent recevoir ici qu'une réponse sommaire.

La plus pressante a trait aux rapports de la critique et de l'analyse du réel. Il est clair en effet que si Marx entreprend une critique de l'économie politique, ce n'est pas pour le plaisir de distribuer des bons ou des mauvais points mais bien au contraire pour mettre à jour à travers cette critique un réel que l'économie politique ignore. Peut-on alors affirmer que la critique de l'idéologie est du même coup dévoilement du réel ? Tout d'abord faut-il spécifier au nom de qui s'effectue la critique. On ne peut critiquer l'économie politique bourgeoise du point de vue de la bourgeoisie. Néanmoins le fait que la critique soit critique du point de vue du prolétariat, s'il est condition épistémologique nécessaire, au regard du marxisme, de la scientificité de la critique, n'en est pas condition suffisante. Le discours scientifique a des exigences qui ne se réduisent pas à celles du discours politique.

C'est donc dans la spécificité même de la critique marxiste qu'il faut chercher, en termes de théorie de la connaissance, la possibilité qu'elle aurait de rendre compte d'un réel.

Mais encore de quel réel s'agit-il ? L'objet que vise Marx est un mode de production spécifique, le mode de production capitaliste, conçu comme synthèse réelle de déterminations complexes réelles, c'est à dire insensibles à la pensée qui tente de les appréhender.

Mieux, ce système, ensemble complexe et articulé de structures, doit être saisi dans son fonctionnement et son développement. Or tout ce que nous a fourni jusqu'à présent la tentative d'éclaircissement de la logique de la critique c'est la nécessité de rendre compte de la production.

Est-ce que la continuation de la critique interne de l'économie politique produit en tant que telle la nécessité de remplacer cet objet indéterminé, la production par un objet spécifique qui soit :

- 1°) mode de production
- 2°) mode de production capitaliste
- 3°) mode de production capitaliste à saisir dans son fonctionnement et
- 4°) dans son développement ?

Ou au contraire doit-on penser que la possibilité de viser ces objets nouveaux résulte non pas de la critique interne de l'économie politique, mais d'une mutation épistémologique représentée par le matérialisme dialectique ?

On peut admettre cependant que chez Marx, la critique est double, synthèse d'une critique interne au discours économique et d'une critique de l'épistémologie implicite que rend possible des cercles vicieux de l'économie politique. Fondant la scientificité de l'analyse marxiste

(matérialisme historique), le matérialisme dialectique apparaîtrait lui-même comme fondé sur une critique de l'épistémologie de l'économie bourgeoise.

A vrai dire, ces problèmes n'apparaissent si complexes peut être que parce que posés en termes trop généraux. D'un point de vue abstrait il existe nécessairement une réciprocité dialectique entre science et épistémologie, entre matérialisme historique et matérialisme dialectique.

Ce qui importe c'est le repérage-démarquage de ce qui, dans l'analyse provient du mouvement même de l'analyse et de ce qui ne peut être imputé qu'à un au delà de l'analyse.

Dans le cas présent on devra se demander si, dans le Capital, l'ensemble des concepts qui permettent de penser la valeur et le concept de valeur lui-même apparaissent au sein d'une démarche critique de l'économie politique, et prennent sens à travers cette critique, dont la nature reste d'ailleurs à préciser. Sont-ils au contraire produits en dehors de la critique en référence à l'Histoire à une anthropologie, à une philosophie de la connaissance etc.. ?

La critique jusqu'à présent a montré la nécessité d'une théorie de la valeur, et d'une théorie de la valeur qui ne soit par fondée sur la notion de besoin, en tant que seul moyen de déterminer le discours économique, d'échapper au cercle civieux. Elle a montré par ailleurs la nécessité de rechercher l'origine de la valeur non pas dans la répartition mais dans la production. La critique peut-elle aller plus loin et, par ses exigences produire les concepts de valeur d'usage/valeur d'échange, travail concret/travail abstrait plus value etc ?

Il n'est guère possible ici de tenter une explication de tous les concepts économiques de Marx. On doit toutefois s'interroger sur ceux qui apparaissent en premier dans l'ordre d'exposition du Capital, à l'occasion de l'étude du « mode de production marchand ».

L'éclaircissement de cette notion de mode de production marchand est en effet fondamental à de nombreux égards, et l'on peut affirmer que toute interprétation de la théorie de la valeur-travail, et de manière plus générale du Capital, se mesure à l'aune de l'explication qu'elle fournit de la fonction de cette notion dans le discours marxiste.

La première raison en est ce qu'on appelle la « substance des catégories marchandes dans l'économie socialiste ». Si l'économie socialiste achevée se caractérise par la disparition de ces mêmes catégories marchandes, la définition théorique du statut de ces catégories devient le nœud de la problématique du socialisme. La seconde raison, qui n'est que généralisation de la première, est que tant la théorie de

(1) Quoique certains auteurs dénie tout intérêt au matérialisme dialectique cf. M. Lucis Coletti par exemple, mais cette affirmation elle-même ne peut être fondée que sur une théorie de la science).

l'histoire que l'épistémologie marxiste, se cristallisent et se manifestent dans l'opposition mode de production marchand/mode de production capitaliste.

L'opposition est-elle historique, logique, mixte ? Le problème se complique du fait que les concepts de départ qui vont servir à ordonner l'étude du mode de production capitaliste reçoivent, de manière apparemment paradoxale, leur définition lors de l'étude du mode de production marchand. Tels sont les concepts de valeur d'usage, valeur d'échange, travail concret, travail abstrait, etc... Peut-on admettre que c'est la même loi de la valeur qui régit tant le mode de production marchand que le mode de production capitaliste ? Il ne nous semble pas. Le penser reviendrait à méconnaître le fait que les concepts de mode de production marchand et capitaliste ne se situent pas au même niveau d'abstraction.

On voudrait montrer ici que l'étude par Marx du mode de production marchand représente la dernière étape de la critique qu'il opère de l'économie politique et, en même temps, la première étape de l'élaboration positive de son objet : le mode de production capitaliste. C'est à ce nœud du raisonnement qu'apparaît la nature spécifique de la critique marxiste, spécificité qui consiste précisément en la mise à jour du réel par la critique.

Cette affirmation n'est d'ailleurs pas très originale à bien des égards. Il ne s'agit pas ici de prétendre faire table rase de certaines ou de l'ensemble des interprétations du mode de production marchand. Toutes au contraire nous paraissent d'une manière ou d'une autre contribuer de façon importante à la compréhension du Capital et de la théorie de la valeur-travail. Ce n'est pas sombrer dans l'éclectisme que de le penser.

On croit cependant devoir insister sur la dualité, qui peut paraître ambiguë, de la théorie de la valeur telle qu'elle est énoncée dans les premières pages du Capital. Dualité qui réside dans la double fonction de la théorie de la valeur, fonction à la fois négative (critique) et positive (production de nouveaux concepts). Ce qui est une autre manière d'écrire qu'on ne peut comprendre la théorie de la valeur en elle-même, de manière statique mais uniquement de manière dynamique, en dégagant la fonction qu'elle remplit par rapport à l'ensemble du capital.

On rappellera tout d'abord quels sont les principaux concepts définis par Marx à l'occasion de l'étude du mode de production marchand, le but de ce rappel étant de tenter de dégager une logique de l'ordre des définitions ; et, partant, une logique du passage de l'étude du mode de production marchand à celle du mode de production capitaliste.

La mise en place des concepts dans l'analyse du mode de production marchand.

L'étude du mode de production marchand s'ouvre, comme M. Macherey (1) l'a bien montré, par la négation d'une fausse problématique, celle de la richesse. Cette négation n'est d'ailleurs rien d'autre que la conclusion du premier stade de la critique de l'économie vulgaire. Le problème de la richesse n'est pas seulement celui de l'économie mercantiliste, il est également celui de l'économie vulgaire en tant qu'elle ne distingue pas en fait entre valeur d'usage et valeur d'échange, réduisant l'une à l'autre. Ce qui est le cas de J.B. Say mais aussi de tous les théoriciens de l'équilibre général. La richesse apparaît alors à la fois comme somme des valeurs d'usage et des valeurs d'échange.

Pourtant, en droit, si la richesse est suivant la définition d'Adam Smith l'ensemble des « necessities, conveniences and amusements of human life », elle n'est que somme des valeurs d'usage. Or les valeurs d'usage n'étant pas susceptibles de quantification, (sauf par leur expression tautologique sous forme de prix dans le discours de l'économie vulgaire) il est absurde de parler de leur somme. On ne peut fonder une économie politique sur l'étude de la somme de « choses » non agrégeables.

Dans ce refus du problème de la richesse Marx n'innove pas par rapport à Ricardo, il ne fait que radicaliser la distinction de ce dernier, et d'Adam Smith, entre valeur d'usage et valeur d'échange.

Ainsi donc l'objet sera pour l'instant la valeur d'échange en tant qu'elle diffère de la valeur d'usage. Mais déjà, à la différence de Riccardo, et du fait de la critique systématique préalable de l'économie politique, Marx sait que cette valeur il faut tenter de l'appréhender non pas à propos de la répartition, mais dans le cadre d'une problématique de la production. Pourtant la valeur n'apparaît que dans l'échange. Pour rendre compte de cet échange, Marx recourt une dernière fois au mécanisme explicatif typique des économistes, la concurrence. Ce qui va lui permettre de faire apparaître définitivement ses limites et de spécifier du même coup le type de production qu'il faut étudier, la production capitaliste.

Pour l'instant donc Marx doit définir ses concepts dans le cadre d'une double problématique abstraite, celle de la production et celle de l'échange. Dualité de problématique qui est symbolisée par l'emploi du concept paradoxal de mode de production marchand. La question est : jusqu'à quel point peut-on analyser cet objet double (production et échange) en termes de valeur d'échange ? La production marchande est en effet production pour la valeur d'échange.

(1) Lire le Capital op. cit. tome I.

La critique a montré que l'explication de la valeur d'échange ne pouvait être trouvée ni dans l'égalisation de l'offre et de la demande, ni dans la décomposition des prix en revenus. Dans le cadre de la production marchande les revenus sont d'ailleurs uniquement la rémunération, par la vente de la marchandise, du travail du petit producteur indépendant. La valeur se ramène donc au temps de travail, sauf à prendre en considération des outils employés par le petit producteur. Mais précisément on est ici dans une problématique non pas de la valeur d'usage mais de la valeur d'échange. Or des choses, des outils, la terre, peuvent bien contribuer, par une relation technique, à produire plus ou moins d'objets matériels aliénables, ils ne peuvent en aucune manière produire de la valeur d'échange, rapport social. Le seul moyen de concilier les deux serait de recourir à l'explication par l'offre et la demande. Mais ce recours est interdit par la critique. Par conséquent le seul point commun entre les marchandises, en ce qui concerne la valeur d'échange, réside dans la quantité de travail qui a servi à les produire. Encore une fois il ne s'agit pas ici de la productivité physique, en termes de valeur d'usage, du travail, mais de sa productivité de valeur d'échange. Ce n'est pas le travail concret (défini en termes de productivité physique) mais le travail abstrait qui produit de la valeur d'échange. Non que la productivité physique soit sans importance, mais si on veut échapper à l'explication par l'offre et la demande, on doit considérer des besoins et la productivité du travail (et du capital, pour raisonner la manière marginaliste), comme des données. L'égalité de l'offre et de la demande étant donnée par hypothèse, ce travail abstrait, productif de valeur d'échange, est un travail qui satisfait précisément la demande solvable qui se présente sur le marché, il est travail socialement nécessaire.

Si l'échange est général, il existe entre différentes marchandises des taux d'échange stables, taux d'échange qui sont mesurés-résumés par le rapport d'échange de chaque marchandise avec une marchandise, comme temps de travail cristallisé donné contre lequel s'échangent l'ensemble des autres marchandises, permet de donner la formule du mode de production marchand.

Si on désigne par M la marchandise et par A l'argent on a $M - A - M$, formule qui signifie que dans le cadre de la production marchande un petit producteur échange sa marchandise M contre de l'argent A et avec cet argent A achète à un autre petit producteur une autre marchandise M .

L'examen théorique de cette formule permet de préciser le champ des possibles logiquement ouvert au mode de production marchand, et ses limites. La caractéristique essentielle du mode de production marchand est son extrême précarité.

Il n'y a pas de nécessité absolue que la marchandise soit amenée sur le marché. Le cycle des échanges est discontinu puisque achevé dès l'achat de la seconde marchandise. Cet achat lui-même n'a rien

d'obligatoire, puisqu'au lieu d'acheter, le premier producteur qui a vendu sa marchandise peut thésauriser. Le cycle étant alors brisé en M-A et A ; l'homme aux écus apparaît.

La condition de son apparition réside dans l'existence de l'argent, équivalent général, qui joue ici le rôle essentiel, remplissant une triple fonction. L'argent sert à :

- 1°) mesurer les valeurs
- 2°) assurer les échanges
- 3°) il permet à l'homme aux écus de thésauriser.

Mieux, il permet la métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste grâce au renversement du cycle. Au lieu de produire une marchandise en vue de s'en procurer une autre par l'intermédiaire de l'aliénation contre argent, il est en effet possible d'accumuler de l'argent et d'acheter une marchandise en vue de la revendre. On a alors la formule A-M-A. En fait l'intérêt pour l'homme aux écus de cette nouvelle formule réside uniquement dans la possibilité d'obtenir plus d'argent lors de la vente qu'il s'en avait lors de l'achat. Il souhaite obtenir une plus value, non pas A mais $A + \Delta A$, ou encore A' . Le cycle est en fait $A - M - A'$.

Expliquer l'apparition de cette plus-value c'est pour Marx, trouver la racine du mode de production capitaliste. Mais cette racine, il convient de la trouver dans le mode production marchand « La métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps ne point s'y passer. Telles sont les conditions du problème. Hic rhodus hic salta (voici Rhodes, c'est ici qu'il te faut sauter) (1).

Il s'agit donc de penser à la fois l'identité et la différence des deux modes de production, leur articulation concrète. On sait que la solution du problème se trouve pour Marx dans l'existence du travail salarié.

Mais comment cette solution est-elle produite, et qu'elle est la nature même du problème ? Y-a-t-il de la production marchande au mode de la production capitaliste continuité ou saut historique, continuité ou saut logique ? Comment s'articulent la logique, l'histoire et la critique ? De la réponse à cette question dépend le statut scientifique de la théorie de la valeur-travail.

Sur quelques interprétations de la notion de production marchande.

Le marxisme est-il scientifique par ce que science de l'histoire ou la scientificité du Capital est-elle à rechercher dans le fait que la méthode va de l'abstrait au concret ? A opposer ainsi l'histoire à la logique, on s'enferme dans une problématique stérile génératrice de questions insolubles.

(1) Marx, « Capital » Livre I, Ed. Pléiade, p. 714.

En témoigne le débat qui, il y a quelques années, opposait M. P. Boccara à MM. Godelier. Pour Boccara : « le caractère matérialiste de la dialectique du capital entraîne la référence constante à l'histoire réelle dans la découverte relative et la reproduction créatrice du mouvement essentiel caché » (1). L'analyse du mode de production marchand par Marx est l'analyse de l'histoire réelle des formes qui ont précédé le capitalisme. Le mode de production capitaliste n'est que le dépassement des contradictions historiques réelles du mode de production marchand. D'un mode de production à l'autre il n'y a pas à proprement parler évolution linéaire, puisque le moteur de l'évolution est à rechercher dans les contradictions des formes marchandes, mais il n'y a pas non plus saut historique. Le capitalisme généralise la forme marchande en faisant de la force de travail également une marchandise. L'analyse est dialectique parce qu'elle analyse de la contradiction historique réelle dans la marchandise. Mais, demandera-t-on comment la pensée peut-elle appréhender cette contradiction réelle, en quoi la méthode de Marx s'élève-t-elle de l'abstrait au concret ? Pour M. Boccara il n'y a pas en fait de problème important soulevé par la théorie de la connaissance marxiste. La connaissance adéquate est le « reflet » du réel historique. Certes les catégories de Marx s'enchaînent de manière logique, mais « dans la théorie économique de Marx les rapports logiques s'attachent à refléter conceptuellement, à reproduire le mouvement historique réel » (2). Si le capital va de l'abstrait au concret, c'est parce que l'histoire elle-même parcourt ce chemin. La marchandise est une forme plus simple que le Capital. Si on assimile simple à abstrait et complexe à concret, il est alors facile d'affirmer que la marchandise, forme simple et donc abstraite, précède le capital, forme complexe, que l'histoire donc de même que les rapports logiques qui la reflètent, va de l'abstrait au concret. Il ne faut toutefois pas, estime à juste titre M. Boccara (2) confondre histoire et chronologie. L'histoire réelle, ce n'est pas l'histoire des événements mais l'histoire des différentes formations sociales, saisies dans l'historicité que leur confèrent leurs contradictions.

Et de fait il est clair que Marx vise un réel historique, même dans l'analyse du mode de production marchand. Si l'homme aux écus peut devenir un capitaliste réel, c'est parce qu'il a pu dans la sphère de l'échange accumuler beaucoup d'écus. Encore convient-il de noter que cette histoire idyllique de la thésaurisation mercantile n'est pas celle que donne Marx de l'accumulation primitive. Chercher la genèse du capitalisme dans l'épargne des échangistes sages et prévoyants, plus que celui de Marx est le fait des économistes. On chercherait en vain également dans l'étude du mode de production marchand une histoire de la constitution de la force de travail salariée.

(1) P. Boccara, « Sur la dialectique matérialiste dans le Capital de Marx » - Economie et politique - supplément aux numéros 131 et 134 p. 2.

(2) op. cit. p. 13.

Il faut bien comprendre enfin que pour Marx le réel n'est autre que l'ensemble des structures des pratiques sociales dans leurs relations avec un mode de production réel. Or le mode de production marchand, en dépit de son nom paradoxal n'est pas un mode de production réel. Le concept ne recouvre aucune époque historique déterminée, ce qui ne l'empêche pas de désigner des phénomènes « réels ». Mais il est clair que la « réalité » du mode de production marchand n'est pas de même type que celle du mode de production capitaliste.

Soulever ce point, c'est soulever la question de la structure du réel et du même coup, celle des concepts qui visent à en rendre compte. Les concepts en effet ne peuvent s'ordonner de manière identique pour rendre compte de la systématité du réel et pour rendre compte de son histoire à supposer, comme l'a mis en lumière. Althusser, que l'histoire puisse être autre chose qu'une histoire des structures et de leur temporalité spécifique, saisies dans leurs interactions déterminées.

Comme l'écrit Marx en effet, la citation est connue : « Il serait faux et inopportun de présenter la succession des catégories économiques dans l'ordre de leur action historique. Leur ordre de succession est bien au contraire déterminé par la relation qu'elles ont entre elles dans la société bourgeoise moderne et qui est précisément à l'inverse de leur ordre apparemment naturel ou de leur évolution historique. Il ne s'agit pas de la position que les rapports économiques occupent historiquement dans la succession des différents types de sociétés. Encore moins de leur ordre « dans l'idée » (Proudhon), représentation nébuleuse du mouvement historique. Il s'agit de leur structuration (Gliederung) au sein de la société bourgeoise contemporaine » (1).

Si l'histoire donc n'est pas le bon Samaritain de la théorie, quel guide doit suivre cette dernière ? Peut-elle se contenter des règles de la logique et de l'épistémologie ? C'est ce que laisse un peu trop entendre peut être M. Godelier.

Pour Godelier il faut entendre par méthode qui va de l'abstrait au concret une méthode hypothético-déductive. Les hypothèses sont nécessaires pour « constituer idéalement le champ de l'analyse scientifique » (2). Nécessaires encore pour « rendre possible à l'intérieur de ce champ la détermination du concept des structures économiques et de leurs lois », et pour rendre possible également « à l'intérieur de ce champ et de ces déterminations conceptuelles la constitution d'un calcul mathématique », calcul mathématique qui représente ainsi le moment déductif de la méthode hypothético-déductive. Hypothético-déductive la méthode de Marx ne serait guère différente de celle d'un Ricardo légèrement revue et corrigée par un Max Weber qui aurait lu Husserl.

(1) Marx. Introduction, op. cit., p. 262.

(2) cf M. Godelier : « les structures de la méthode du capital. Article reproduit in « Rationalité et irrationalité en économie », Maspéro, p. 133.

Aussi M. Godelier affirme-t-il que la méthode est également dialectique. La dialectique « avec ses catégories de contraire, d'identité, de médiation, d'opposition, de relation réciproque » (1), permettant de penser la contradiction, l'incompatibilité des structures et leur dynamique. Intégration de la méthode hypothético-déductive et de la dialectique, la méthode de Marx « institue un mode de renvoi d'une structure à l'autre qui nous permet de saisir le lien de ces structures à leur origine ».

On ne peut s'empêcher de penser qu'il y a ici, comme M. Godelier le reconnaît lui-même (2) plus juxtaposition qu'intégration réelle des deux méthodes. A s'en tenir à la méthode hypothético-déductive, l'analyse de la marchandise pour M. Godelier apparaît comme analyse, idéale de « l'objet marchandise en ses structures apparentes (pourquoi structures ?), sa valeur d'usage, sa valeur d'échange. Pourquoi analyser la marchandise ? Parce que « le système de production capitaliste s'éclaire tout entier quand se montre la nature intime de la marchandise, car le système capitaliste constitue la forme la plus développée de la production marchande. L'essence de l'objet marchandise porte le sens de tout le système capitaliste ».

Le mode de production capitaliste qui apparaissait chez M. Boccara comme généralisation historique du mode de production marchand apparaît ici comme sa généralisation logique. M. Boccara et M. Godelier semblent être entre eux dans un simple rapport de renversement l'un de l'autre, l'un se trouvant du côté de la logique, l'autre du côté de l'histoire ; « logique » et « histoire » qui ne s'apparaissent étrangères que parce qu'elles ne sont que négation l'une de l'autre.

Ce que montrent bien en effet M. G. Della Volpe (3) et son école, c'est que, bien loin de s'opposer, abstraction et histoire concourent à la production de l'abstraction scientifique marxiste. L'abstraction scientifique, c'est, par opposition à l'abstraction générale de l'empirisme logique, l'abstraction déterminée ou mieux l'abstraction historiquement déterminée. Si Marx en effet vise un réel historique spécifique, la condition de succès est de ne pas confondre la logique des catégories générales avec celle de l'objet particulier. Il est ainsi nécessaire de penser l'histoire dans sa généralité, de manière à dégager de façon différentielle de qui, dans l'objet particulier, est autre que la généralité historique. Il est possible par exemple de parler de la production en général, mais uniquement pour se permettre de trouver les déterminations historiques de ce concept, uniquement pour lui donner toute possibilité de rendre compte en tant que tel de l'objet spécifique, qui se manifeste au contraire comme mode de production historiquement déterminé.

(1) Op. cit., p. 152.

(2) ib. p. 99.

(3) cf. « La logica come scienza positiva » et « Per una metodologia materialistica » in Rousseau e Marx Editori réuniti.

L'analyse de Marx apparaît bien comme déductive mais la déduction n'est pas, comme chez Hegel, le passage de l'universel logique au particulier, du genre à l'espèce, mais passage du caractère fondamental au caractère spécifique de l'objet ; elle ne se conçoit que comme complètement dialectique de l'induction qui est le moment fondamental, puisque moment de l'analyse comme position de l'objet spécifique, moment du concret. Il y a bien chez Marx un moment de la logique du général, un moment des catégories abstraites. Mais ce moment, « la Raison », joue ici le rôle « d'hypothèse-fonction » (1). La notion du mode de production marchand est une hypothèse logique générale qui a pour fonction de permettre de penser le mode de production capitaliste dans sa spécificité. Elle est généralisation de l'Histoire, destinée à être niée.

Le cycle $M \rightarrow A \rightarrow M$ ne sert qu'à être inversé en cycle $A \rightarrow M \rightarrow A$. L'opposition de la valeur d'usage et de la valeur d'échange a pour fonction de produire le concept distinct de valeur, car le mode de production capitaliste se présente comme gouverné non pas par la valeur d'usage et la valeur d'échange mais par la valeur. « Il en résulte que ce qui du point de vue logique abstrait se présente comme une distinction du concept en valeur d'usage et valeur d'échange, et ainsi comme une déduction de l'universel au particulier, apparaît à l'inverse du point de vue réel comme une induction dans laquelle on exclut l'universel commun pour affirmer à son tour le particulier spécifique » (2).

Le capital ($A \rightarrow M \rightarrow A$) n'est pas une généralisation historique de $M \rightarrow A \rightarrow M$. Du point de vue logique il en est l'exclusion, et s'il en est l'exclusion logique c'est parce qu'il est le seul réel historique visé par l'analyse. La loi de la valeur n'est pas la généralisation de la loi de la circulation. Elle est la loi de la circulation. Elle est la loi de la production, dans son interaction avec la circulation et la répartition, au sein d'un mode de production réel, déterminé.

Cette dernière conclusion semble justifiée, mais encore imprécise. Si ce n'est pas la même loi de la valeur qui gouverne l'échange et la production, comment les deux lois de la valeur s'articulent-elles l'une à l'autre ? La loi de la valeur définie à l'occasion de l'étude du mode de production marchand est-elle purement hypothétique ?

Il semble en fait que L. Coletti donne une interprétation trop wébérienne de Marx (3). De même que Weber pense la série historique totale des différents types de bourgeois, commerçants pillards, colonialistes, etc..., pour dégager par différence la spécificité du bourgeois moderne, de même en quelque sorte Marx produirait-il un type idéal de mode de production marchand pour penser par différence le capi-

(1) cf. M. Lucio Coletti Introduction à III 'Enkov, op. cit.

(2) M. L. Coletti : op. cit. p. XXXVI.

(3) Quoi qu'il rejetterait cette imputation.

talisme. Corrélativement la méthode marxiste serait expérimentale. L'Histoire vérifiant la pertinance des hypothèses que sont les abstractions déterminées. Le modèle épistémologique est Claude Bernard, ou plus généralement Galilée.

Or il semble difficile de parler de vérification expérimentale, au moins pour la théorie de la valeur chez Marx ; ne serait-ce que pour la raison qu'il est impossible de mesurer a priori le temps de travail dépensé dans la production des différentes marchandises. Assurément la réalisation historique dans la grande industrie du travail abstrait est une des conditions de l'apparition théorique de la loi de la valeur comme le montre le commentaire de Marx sur Aristote. On ne peut penser néanmoins qu'un fait historique réel suffise à expliquer en tant que tel « l'hypothèse » de la loi de la valeur et du travail abstrait. Si « hypothèse » il y a, et rien n'est moins démontré si l'on donne à ce terme une acception empirique, encore faut-il rendre compte des raisons pour lesquelles Marx a choisi telle hypothèse et non telle autre, en dégager les motivations théoriques.

Pour cela il est nécessaire de prendre en considération le climat théorique dans lequel Marx écrit le Capital. Il n'est pas de savant qui élabore directement des hypothèses et des vérifications expérimentales sur un « réel ». Le réel n'est jamais visé qu'à travers les théories existantes de ce réel. C'est cette confrontation théorique qu'il convient de cerner si l'on veut dégager la logique qui fait passer de l'étude du mode de production marchand à celle du mode de production capitaliste. **Le mode de production marchand comme axiomatisation de la logique de la valeur déchange.** La notion de mode de production marchand n'est pas un type idéal généralisant l'histoire conçue sous l'angle de l'échange, des formations précapitalistes. Elle a bien sûr pour fonction d'introduire au discours sur le capitalisme. Mais, précisément, ce sont les modalités de cette introduction qui font problème.

La critique d'un type idéal (et d'ailleurs pourquoi Marx aurait-il choisi ce type plutôt qu'un autre ?) ne donne au plus qu'un autre type idéal, supposé plus réaliste. L'analyse du mode de production marchand nous apparaît plutôt, on l'a dit, comme exposé systématiquement de l'idéologie des économistes.

Le but de Marx, sachant déjà par la critique, que la question de la valeur doit être élucidée dans la sphère de la production, est de montrer l'inadéquation de la logique formelle des économistes pour penser la production. Logique des économistes qui est déjà axiomatisée par la critique. M.R. Establet (1) a raison d'affirmer que les deux premières sections du Livre I du Capital donnent une première forme scientifique à l'objet de Marx par « la transformation qu'elles accomplissent de données empiriques en un problème possédant une formu-

(1) qui donne par ailleurs une explication très brillante et intéressante du plan du Capital, la meilleure à nos yeux - cf. Le Capital, op. cit. tome II.

lation rigoureuse et un lieu défini » (p. 356/357). Il y a formulation rigoureuse parce que Marx a réduit le discours économique à ses conditions de production théorique fondamentales. L'économie politique se veut discours sur la valeur d'usage et sur la valeur d'échange. S'il parle de la valeur d'usage, c'est uniquement de manière tautologique en l'assimilant à la valeur d'échange. Par ailleurs la critique a montré que logiquement on ne peut considérer la valeur que comme préexistant à ses parties. Dans ces conditions, puisque les machines ne peuvent produire que de la valeur d'usage et non de la valeur d'échange, la source et la mesure de la valeur d'échange doivent être recherchés dans le travail abstrait.

Telles sont les « hypothèses » ; mais ces hypothèses ne sont rien d'autre en fait que les conclusions de la critique, conclusions qui servent d'axiomes au système logique qu'est la notion de mode de production marchand. Ces axiomes sont ceux que devrait produire l'économie politique non marxiste si elle était conséquente avec elle-même. C'est en ce sens que Ricardo, selon Marx, a été aussi loin qu'il était possible d'aller du point de vue de l'économie politique bourgeoise.

Ce que Marx veut montrer, et qui va lui permettre de déterminer la loi de la valeur, non pas dans la production marchande mais dans la production capitaliste, c'est l'impossibilité de ce discours formel. Ce qui n'exclut pas que l'analyse du mode de production marchand vise des éléments historiques réels, mais uniquement dans la mesure où l'idéologie économique en traite. Son caractère idéologique résultant précisément de ce qu'elle en traite mal à propos, réduisant la forme capitaliste à la forme marchande. Ce que Marx recherche c'est la faille dans la logique de la valeur d'échange, faille qui manifeste l'efficacité d'un réel absent du discours formel.

On ne peut manquer en effet d'être frappé du style déductif de Marx dans les deux premières sections du Capital, déduction qui se poursuit jusqu'à l'endroit précis où elle devient impossible, où il convient de faire un « saut » (*hic Rhodus, hic salta*).

Le problème en ce lieu est donc d'expliquer l'apparition de la plus-value dans la formule $A \rightarrow M \rightarrow A'$. Cette plus-value ne peut provenir de l'argent lui-même bien évidemment. L'argent n'est en effet que l'équivalent de la valeur des marchandises.

On ne peut supposer non plus que le profit résulte d'une vente au dessus de la valeur, ou d'un achat au dessous de la valeur, sauf de manière accidentelle. Si la vente au dessus de la valeur est générale ; le surcroît de valeur obtenu n'est plus que nominal, le problème reste inchangé. Il faut donc, écrit Marx, « que le changement de valeur exprimé par $A \rightarrow M \rightarrow A'$ provienne de la marchandise ». Mais, tant dans la première phase $A \rightarrow M$ que dans la seconde $M \rightarrow A'$ il y a échange d'équivalents. « Reste donc, écrit Marx, une dernière supposition, à savoir que le changement procède, non pas de la valeur d'échange mais de la valeur d'usage de la marchandise, c'est à dire de son usage ou

de sa consommation ». Mais il faut une marchandise qui ait pour valeur d'usage spécifique de produire de la valeur d'échange, « de sorte que la consommer serait réaliser du travail et par conséquent créer de la valeur. Cette marchandise, c'est la force de travail ».

Comme toute marchandise, cette force de travail possède une valeur d'échange. Ce qui la désigne toutefois comme marchandise spécifique, c'est le fait que sa valeur d'usage, son utilité, consistent précisément en ce qu'elle est productive de valeur d'échange, mieux de plus-value.

Ainsi se trouve réintroduite dans le discours scientifique la valeur d'usage ; mais pas n'importe quelle valeur d'usage. Il ne s'agit pas pour Marx de rechercher un discours général et impossible sur la valeur d'usage, mais repérer par l'analyse des contradictions du discours formel les lieux précis où la valeur d'usage se manifeste dans son efficace économique. L'analyse de la valeur d'usage n'apparaît jamais chez Marx que pour mettre à jour la structure des rapports sociaux réels, à la fois masqués et révélés par la logique formelle, la logique de la valeur d'échange.

Ainsi ce sont les contradictions elles-mêmes de la circulation telle que l'analyse d'un point de vue formel l'économie politique qui constituent le signe d'un réel sous-jacent. Le réel apparaît comme « déduit » du formel (apparence hegelienne) parce que l'analyse procède du repérage de la contradiction formelle au repérage logique des conditions réelles qui, à la fois l'expliquent et la résolvent en changeant l'objet de la problématique.

La plus-value est inexplicable par les seules lois de la circulation. La solution logique réside dans l'existence de la force de travail. Cette solution logique est également solution réelle. Mais ce réel n'est autre que celui visé par l'économie politique. La problématique est maintenant celle de l'analyse du mode de production capitaliste, dont la structure fondamentale est donnée par le rapport : capital/force de travail.

Ces deux éléments constitutifs seront par la suite analysés également sous leur dimension historique, mais il convient de noter que leur mise en place théorique résulte de la critique logique de l'idéologie économique. L'étude historique elle-même par la suite n'apparaît pas au hasard, mais en des lieux déterminés par le mouvement même de la production des concepts. De même que n'apparaisse pas au hasard, les moments de l'analyse concrète des rapports sociaux sous-jacents aux rapports de valeur. L'étude de la plus-value absolue est d'abord menée en termes abstraits, sous une forme déductive, conduisant à l'idée que la loi du capitalisme réside dans l'allongement de la journée de travail. Mais l'étude concrète de la journée de travail concrète à une époque historique déterminée révèle les limites apportées par ces mêmes conditions historiques déterminées à la prolongation de la journée de travail.

Cette mise à jour des limites réelles de la production de plus-value absolue amène à considérer, à nouveau sur un mode logique, tout d'abord, la production de plus value relative. La clé de la production de la

plus-value relative réside dans l'accumulation. Mais ici encore il ne s'agit pas de n'importe quelle accumulation. On ne peut se contenter pour rendre compte de l'accumulation de comptabiliser la somme des valeurs d'échange regroupées sous la rubrique du capital constant, ou à l'inverse, se contenter de parler de l'acquisition de machines nouvelles en se référant uniquement à leur valeur d'usage.

Ce que modifie l'accumulation, c'est le système réel des rapports de production, en tant qu'il est précisément à la fois système productif de valeurs d'échange, de valeurs d'usage et de plus-value, c'est-à-dire en fin de compte productif de lui-même, productif de rapports sociaux. Rechercher les lois d'évolution de la valeur d'échange en fonction de la productivité du travail, c'est rendre compte des rapports sociaux concrets qui expliquent cette productivité.

C'est pour cette raison que ce que l'on pourrait appeler la « sociologie industrielle » de Marx, l'étude de la coopération, de la manufacture, et de la grande industrie, est comprise dans la quatrième section intitulée « la production de la plus-value relative », section dont le titre pourrait laisser supposer qu'elle se consacre à l'étude formelle des mouvements de valeur.

Or ce qu'énonce la théorie de la valeur marxiste c'est qu'il n'est pas possible de donner une logique isotope de la production de valeur d'échange, et de plus-value. Ce que manifeste la théorie de la valeur travail, c'est l'imbrication concrète et historiquement déterminée de la valeur d'échange, de la valeur d'usage et des rapports de production. La loi de la valeur, ce n'est pas la loi de la valeur d'échange mais la loi du capital en tant que ce dernier n'est pas somme de valeurs d'échange ou bien somme de valeurs d'usage (simple agrégat de machines et de travailleurs productifs) ou encore simple rapport social, mais synthèse, non pas statique mais dynamique, des trois.

Quel statut épistémologique, dans ces conditions, possède cette théorie qui n'a guère d'équivalent dans les sciences sociales « modernes » sinon peut-être à certains égards, dans la psychanalyse.

Sur le statut de la critique - Deuxième approche.

L'affirmation que la critique de l'idéologie est mise à jour du réel, n'implique qu'une seule « présupposition », à savoir que l'idéologie n'est pas sans rapport avec le réel. Mieux, que loin d'être externe au réel, elle est par rapport à lui dans une relation d'appartenance. La critique a précisément pour fonction de spécifier le rapport de l'idéologie au réel, de dégager la nature de la relation d'appartenance et par là même celle du réel.

Si la critique de l'idéologie est mise à jour du réel, c'est parce que l'idéologie vit d'abstractions immédiates. Si elle se trompe, c'est que c'est le réel lui-même qui produit l'immédiateté qui alimente (1).

(1) Sur ce point, cf. l'excellent article de J. Rancière « le concept de critique » in Lire le Capital, op.cit.

Tout se joue donc pour l'interprétation de Marx, dans la représentation que l'on se donne des rapports entre le réel et sa pensée. Mais en fait on ne peut concevoir l'un et l'autre qu'à travers leur imbrication. Faute de quoi on se situe unilatéralement soit du côté de la pensée, comme M. Godelier ; le capital apparaît alors comme une variante du développement du concept hegelien ; ce qui est également le cas de l'économie politique théorique, en tant qu'elle est logique formelle. Ou bien encore, tout aussi unilatéralement, on se situe comme M. Boccara du côté du « réel », i.e. l'Histoire, ou encore chez d'autres auteurs l'anthropologie.

Chez M. Althusser paradoxalement, il y a appréhension à la fois du réel et de la connaissance, mais les deux sont postulés isomorphes. La systématisme du concept est science parce qu'elle reproduit la structuration à dominante du réel. Faute néanmoins d'analyser concrètement comment le réel lui-même produit les points d'ancrage entre l'idéologie et lui, et de montrer comment la méthode de Marx consiste justement dans le repérage par la critique de ces points d'ancrage, on est amené, on l'a déjà dit, à fonder la scientificité du matérialisme historique sur le matérialisme dialectique et réciproquement.

Pour sortir de ce cercle vicieux, on doit bien considérer qu'il n'est pas de théorie qui porte immédiatement sur son objet ; elle ne le vise qu'à travers le dépassement critique des théories existantes.

M.G. Della Volpe a bien mis en lumière la nature de la critique chez Marx, principalement dans l'interprétation qu'il donne de « la Critique de la Philosophie de l'Etat de Hegel », et notamment le fait que l'idéologie critiquée, qu'il s'agisse de Hegel ou des économistes, apparaît toujours sur le mode du cercle vicieux et de la tautologie, ce qu'on espère avoir montré tant pour la théorie de l'équilibre général que pour la théorie des coûts de production.

Il ne s'agit toutefois pas, écrit-il, de tautologies purement formelles, mais bien plutôt « substantielles » (1), en ce sens qu'elles sont « pleines » de contenus empiriques chaotiques, ou mal assimilés. Ce parce que les relations tautologiques sont établies entre les abstractions immédiates, les « mauvaises abstractions » de l'empirie (2).

Il semble cependant que M. Della Volpe sépare trop, dans l'exposé qu'il donne de la méthodologie matérialiste, le moment de la critique du moment de l'élaboration théorique. Il y aurait d'abord une phase de la critique de la tautologie substantielle, phase qui aboutirait à un « remboursement » tendant à poser le réel non pas comme aboutissement de déduction, mais comme « présupposé véritable » externe à la pensée, et aboutissement de la déduction uniquement en tant qu'il

(1) cf. ; Per una metodologia materialistica, op.cit. p. 154.

(2) Mais la théorie économique moderne tend de plus en plus à se vider de toute substance empirique.

est le support de l'induction matérialiste. Le renversement serait alors essentiellement épistémologique et non pas encore, par lui-même, positif.

Ensuite seulement viendrait le moment de la production théorique véritable, le moment de la production des abstractions déterminées.

En fait, la critique n'est pas séparable véritablement de l'élaboration théorique stricto sensu, puisque c'est précisément la critique de l'idéologie, de ses tautologies ou de ses contradictions, qui manifeste l'efficacité du réel, qui apparaît ainsi comme manque de la logique formelle. C'est en des lieux déterminés par les failles de cette logique formelle elle-même qu'émerge la nécessité de la dépasser. La valeur d'échange possède une logique autonome. Les bornes de cette autonomie sont données par la critique de l'économie politique en tant qu'elle est logique exclusive de la valeur d'échange, même si elle croit parler de la valeur d'usage.

Ainsi il est bien vrai que chez Marx la valeur d'usage « joue un rôle autrement important que dans l'économie politique ». Elle n'est pas seulement le présupposé dont, une fois énoncé, on ne s'occupe plus : « ainsi nous avons vu que la différence entre la valeur d'usage et la valeur d'échange fait désormais partie de l'économie et qu'il ne faut pas laisser la valeur d'usage s'éteindre comme simple présupposition comme le fait Ricardo » (1). Loin d'être le présupposé, elle est ce à quoi aboutit l'analyse, mais n'apparaît dans le discours théorique là où elle se manifeste réellement : « chez moi la valeur d'usage joue un rôle autrement important que dans l'ancienne économie, mais elle n'est jamais, *nota bene*, prise en considération que là où une telle considération ressort de l'analyse d'une formation économique donnée et non pas d'une ratiocination sur les termes ou les notions de « valeur d'usage » et « valeur » (2).

La valeur d'usage manifeste le réel par opposition à la forme dont rend compte la valeur d'échange. Elle n'est pas cependant le réel, réel qui apparaît au contraire comme union de la valeur d'échange, ou plus précisément comme le système complexe de rapports sociaux qui a pour caractéristique un type de relation spécifique entre valeur d'usage et la valeur d'échange. L'objet de Marx est alors le système qui rend compte de cette relation spécifique révélés par la critique de l'économie politique bourgeoise, le système capitaliste. La loi de la valeur, ce n'est pas la loi de la valeur d'échange, mais la loi du système capitaliste en tant qu'il produit une articulation spécifique entre valeur d'usage et valeur d'échange. La théorie de cette loi est la science de cette articulation.

(1) Marx les fondements de l'économie politique, p. 268.

(2) Marx Notes marginales pour le traité d'économie politique d'Adolf Wagner, 1881/1882.

La loi de la valeur n'est rien d'autre que la loi de fonctionnement et de développement du mode de production capitaliste, saisi de manière globale comme imbrication des structures des procès déterminés de production de circulation, de répartition, etc...

C'est donc un contresens total, typique d'une représentation « économique » du Capital, que d'affirmer comme Madame Joan Robinson par exemple « qu'aucun point fondamental dans l'argumentation de Marx ne dépend de la théorie de la valeur travail » (1).

Bien au contraire le Capital se présente comme théorie de modification que les divers procès apportent à la valeur et au capital, ainsi entre autres mais entre autres seulement comme somme de valeurs d'échange. Aucun concept du Capital n'est donc compréhensible sans référence à la théorie de la valeur.

Si Joan Robinson peut commettre ce contresens, c'est parce qu'elle partage l'interprétation du Capital, courante chez les économistes, représentation suivant laquelle Marx affirmerait a priori au début du Capital une théorie de la valeur fondée sur le temps de travail dans le seul but *éthique* (chacun sait depuis Schumpeter que Marx est un « prophète »), de dénoncer l'exploitation. La théorie de l'exploitation ne serait donc pas le fruit d'une analyse scientifique, mais le simple produit du tempérament sanguin de Marx. Il serait ainsi possible de retrancher du Capital toute l'analyse de la valeur, et de trouver à d'autres analyses une allure tout à fait respectable, « s'il y a quelque espoir de progrès en économie politique, ce ne peut être que dans la mesure où l'on utilisera les méthodes académiques pour résoudre les problèmes posés par Marx » (2).

Il y a dans cette interprétation plusieurs erreurs coextensives.

L'une consiste à croire qu'il est possible de réduire une théorie scientifique à ses motivations et de l'apprécier en fonction d'elles. Il est peu douteux en effet que Marx entendait prouver la réalité de l'exploitation. Il est par contre certain que ce n'est pas cette motivation en tant que telle qui l'a amené à développer une théorie de la valeur travail puisque, comme on l'a vu, il rejetait en 1844 la version de cette théorie donnée par Ricardo.

Par ailleurs, Marx ne donne pas sa théorie de la valeur là où les économistes pensent la trouver, dans l'étude du mode de production marchand. Plus précisément, elle n'y apparaît encore que de manière idéologique, puisqu'elle est à ce stade reproduction axiomatisée du discours des économistes eux-mêmes ; elle se présente *comme si* elle voulait être théorie pure de la valeur d'échange, avec pour fonction réelle de manifester son impossibilité à être telle.

(1) J. Robinson, *Essay on marxian economics*. Londres, 1942, p. 22.

(2) Joan Robinson, *ib.* p. 95.

Ce ne sont pas une anthropologie, une éthique, et pas même l'Histoire qui donnent naissance à la théorie de la valeur travail ; c'est le mouvement de la critique. Ce qui ne signifie pas qu'il s'agisse d'une théorie purement « négative », puisque le positif de l'analyse s'élabore dans le sillage de cette négativité, faisant apparaître la complexité du mode de production capitaliste. Ce qui ne signifie pas non plus qu'il conviendrait d'éliminer du discours de Marx au nom d'une épistémologie « moderne » tous les concepts qui évoquent les Manuscrits de 1844, et notamment, bien entendu, celui de l'aliénation.

Si Marx parle encore d'aliénation dans le Capital, ce n'est pas par manque de conscience de la science nouvelle qu'il produit c'est parce que l'analyse critique elle-même révèle l'aliénation. Mais il ne s'agit plus de l'aliénation en général, comme dans les Manuscrits de 1844, il s'agit toujours d'aliénations déterminées, au sein d'un système de valorisation du Capital spécifique. Il est bien sûr possible de tenter, à partir de cette notion d'aliénation déterminée qui apparaît dans le Capital, une généralisation philosophique, de tenter une philosophie de l'Histoire. On peut parler comme le fait par exemple M.E. Mandel, d'une dialectique historique du temps libre et du temps de travail, de l'aliénation et de la désaliénation (1).

Il ne s'agit là néanmoins que de généralisations philosophiques qui ne seront jamais fondées, de manière ultime, que par l'analyse scientifique de la série totale de tous les modes de production déterminés.

Marx ne livre pas une théorie générale formelle des prix. Le Capital n'est qu'une théorie du capital.

La loi de la valeur et le socialisme.

Il est donc impossible aux économistes socialistes de « chercher dans le Capital une source de « recettes » directement utilisables » (2). Ce qui ne signifie pas que l'économie socialiste, au moins tant que subsistent les catégories marchandes, puissent se dispenser d'analyse économique. Ce qui ne signifie pas non plus qu'elle puisse se contenter des analyses paratechniques de style marginaliste. La théorie de la valeur n'est pas « théorie pure » de la valeur d'échange, et par conséquent ne peut pas indiquer de manière mécanique des normes de prix considérés en eux-mêmes comme rationnels.

Bien que le débat sur les prix en régime socialiste soit peu avancé ; mais ce n'est sans doute pas un hasard, il est plus que douteux que l'on ne parvienne jamais à un système de prix « rationnels ».

Ne serait-ce d'abord que parce que la notion de rationalité économique n'a pas de signification absolue en elle-même. Ne serait ce

(1) Mandel « la formation ... » op. cit.

(2) Bettelheim, op. cit. p. 231.

enfin que parce que les tentatives de détermination des systèmes de prix optimaux reproduisent la démarche typique des économistes marginalistes.

Elles tentent en premier lieu, supposant les prix et les ressources productives donnés, d'en déduire l'allocation optimale de ces ressources au sein d'une micro unité de production déterminée. A ce stade, la démarche est d'ailleurs totalement légitime. Il est clair cependant que la rationalité de l'ensemble économique ne peut provenir d'un simple cumul des rationalités partielles. La rationalité de l'ensemble des prix est alors obtenue, en droit, par analyse d'équilibre général de style walraso-parétien (1). On a vu l'aspect tautologique de cet équilibre général.

N'entendant pas développer ici cette question, nous nous bornerons à citer les remarques, à notre sens pertinentes, de V.S. Nemtchinov à l'égard des évaluations objectivement déterminées » de Kantorovitch : « il convient de souligner que les évaluations objectivement déterminées ne peuvent jouer qu'un rôle auxiliaire d'évaluation des ressources en déficit limitées. Elles ne peuvent être utilisées avec succès que pour la résolution des problèmes partiels, parfaitement définis, relatifs à l'affectation rationnelle des facteurs de production dans des conditions concrètes données » (Nemtchinov, Introduction à Kantorovitch, op. cit. p ; XX). En d'autres termes, elles ne permettent guère de résoudre le problème de l'allocation des ressources au niveau de la société dans son ensemble. Ne serait-ce d'ailleurs qu'en raison de l'optique statique dans laquelle elles prennent sens et racine, optique statique qui ne permet pas en outre de poser le problème de la croissance.

En fait, pas plus que dans le capitalisme, moins que dans le capitalisme, il n'existe un système socialiste de logique autonome de la valeur d'échange. Un socialisme achevé n'est rien d'autre que la disparition totale de cette logique.

La connaissance concrète de la valeur d'usage devient essentielle à la société socialiste, connaissance des besoins réels tout d'abord. Mais cette connaissance implique des procès sociaux et non plus seulement économiques d'expression de ces besoins. Connaissance également du travail concret, et non plus seulement abstrait, c'est-à-dire maîtrise du procès social de productions.

Tant que subsistent des catégories marchandes, et il ne suffit pas de souhaiter leur disparition pour qu'elles disparaissent, il subsiste un problème du rapport entre valeur d'usage et valeur d'échange. En ce sens, il y a subsistance de la loi de la valeur. Ce n'est toutefois plus

(1) Les raisonnements en termes de programmation linéaire ne changent rien à l'affaire. Les prix duaux n'ont pas en fait de signification mathématique particulière. Simplement, les économistes choisissent, de manière à assurer la rentabilité des unités de production, (et il s'agit là d'un choix qui n'est pas fondé mathématiquement), les prix qu'aurait livrés l'analyse marginaliste traditionnelle.

la même loi de la valeur qui joue. Si régime socialiste il y a, c'est (1) qu'il y a du même coup mutation du rapport entre valeur d'échange et valeur d'usage. La théorie économique des économies en voles de socialisation ne peut être que la théorie de l'articulation spécifique qu'elles présentent de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Comme l'écrit M. Bettelheim : « les concepts qui rendent compte du caractère marchand de l'économie de transition ne peuvent pas être trouvés « tels quels » dans « le Capital ». Ils doivent être produits différentiellement à partir de lui. Ils peuvent l'être à partir du « Capital » parce que celui-ci contient la matrice théorique de ces concepts » (op. cit., p. 247).

Mais il ne s'agit pas seulement d'un problème de connaissance théorique de cette articulation spécifique. La théorie de la valeur marxiste ne fait rien d'autre, en dernière analyse, qu'affirmer le caractère symbolique de la valeur d'échange, symbole tout puissant, fétiche, mais symbole quand même d'une réalité sociale qui déborde l'économique et le transperce de part en part.

Il n'est pas de connaissance théorique réelle des lois de ces signes que sont les valeurs d'échange, qui ne soient en même temps maîtresse des pratiques sociales. La théorie de la valeur-travail renvoie chaque société à son propre Œdipe.

A. CAILLE.

(1) Qu'il y a du même coup mutation du rapport entre valeur d'échange.